

« Léo, d'émotion, laissa tomber son bouquet et s'aperçut, se baissant, que la bourlingueuse trempait un gros orteil martyr dans une cuvette d'eau douce. » /page 19

JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP · Association d'usagers des Bains des Pâquis · www.bainsdespaquis.ch

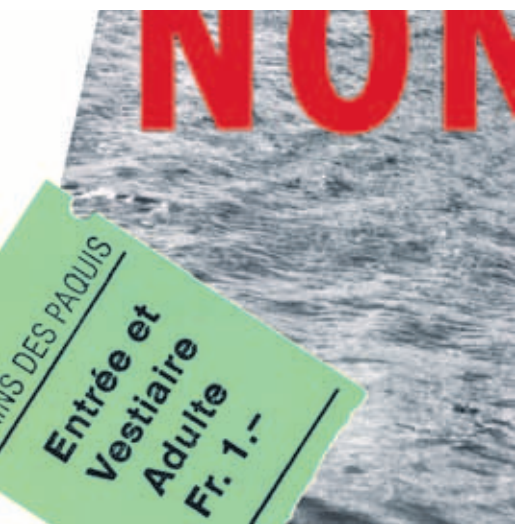
numéro 18 · hiver 2017-2018



Fig.01

Fig.03

Fig.02



L'île d'utopie:
30 ans déjà!
/pages 4-6



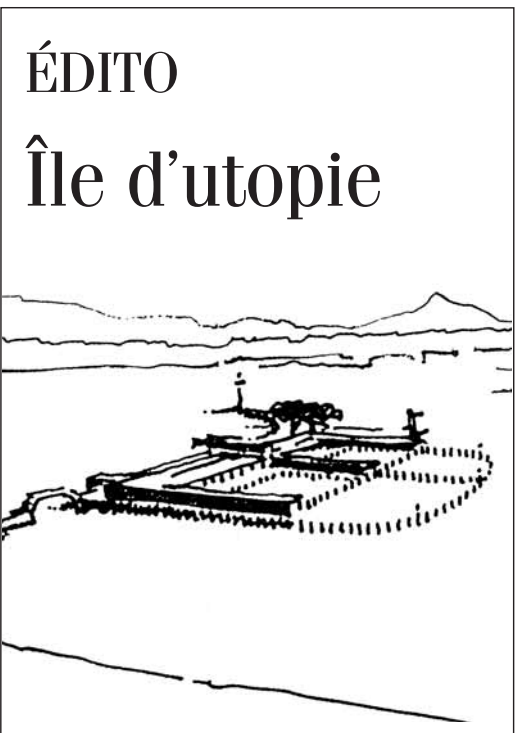
Carte blanche
à Mario del Curto
/pages 10-11



Un monde
presque parfait
/page 16



Quelle est
votre utopie?
/pages 28-29



Dessin Marcellin Barthassat

ÉDITO
Île d'utopie

Derrière leurs belles promesses, les utopies sont probablement les pires des prisons dans lesquelles nul ne voudrait véritablement vivre.

Pourtant, si le *Journal des Bains* et les Bains eux-mêmes ont voulu décliner le trentième anniversaire de leur association sur ce thème, c'est sans doute parce que l'utopie réalisée s'y reflète, mais débarassée de ses tares totalitaires.

Les Bains? Un village d'Indiens, de Gaulois, de réfractaires!

Il paraissait donc légitime de se poser la question: «Uto quoi?» Utopie peut-être. Utopie comme son anagramme Toupie, comme le mouvement perpétuel de cette île qui tourne sur elle-même et se rêve unique en son lieu et son fonctionnement.

Ainsi, les Bains se définiraient-ils plus comme une atopie, comme un lieu en dehors des lieux. Pour dire que les Bains se vivent dans le présent, ne projettent pas d'ordre moral, ne se veulent surtout pas une salle de théâtre fermée, dédiée à son seul public ou à ses seuls acteurs, ni ne cherchent à l'uniformisation rationnelle d'une société idéale.

Bien sûr, les Bains pourraient vouloir se poser comme une forme de modèle. Mais ils y perdraient leur substance et leur essence. Celle de se remettre en question, de s'inventer et se réinventer chaque jour, comme un équilibriste sur une corde raide. Pour ne pas oublier que l'équilibre n'est qu'une suite de petits déséquilibres.

Les utopies n'ont-elles pas l'art d'atrophier notre imaginaire et de nous déshumaniser? Quand bien même les Bains seraient cette île rêvée par Thomas More, ils se rêvent, eux, loin et hors de tous les lieux communs, de tout discours et de toute doctrine, pour laisser place à l'imagination et à la poésie; un espace vierge finalement, où l'humain peut enfin se réaliser.

La rédaction

Les vendanges de l'utopie

Toupie et utopie

Eau de boudin

Prosac et utopie

La pluie et le beau temps

Flocon de neige

Utopie mon amour

Madame la rédactrice en chef,

Je ne prendrai pas mes baguettes pour vous le dire: utiliser mon nom de famille (UTO) pour le titre de l'édition d'hiver de votre journal - «UTO quoi?» pourrait nuire à mon commerce de cuisine japonaise raffinée (trente ans déjà). Je ne doute pas que votre journal le soit (raffiné) mais le commerce c'est le commerce! Pour me renseigner, je me suis rendue aux fameux Bains des Pâquis. Je n'avais jamais visité ce lieu dont on dit que le pont-levis ne donne accès qu'aux initiés!

Je sais, Madame, les préjugés ont la vie dure!

Donc, pour l'anniversaire de votre association, voilà que vous nous placez de l'UTOPIE partout sur les murs. Je devrais donc m'y sentir à la maison! Je m'installe et entreprend la lecture de votre journal, édition de l'été 2017. Il fait 30 degrés à l'ombre. Les morceaux de pain s'accumulent dans le caquelon. Impossible d'obtenir des baguettes pour manger

l'excellente fondue, alors je me décide de manger avec une cuillère à soupe. Le nez dans le fromage, je déguste les articles et me régale. Ironie? Voilà que s'affiche sur ma tablette qui ne me quitte jamais l'origine du mot utopie: du grec «topos» (lieu) avec le préfixe «u» qui signifie: sans lieu, en l'absence de lieu.

Mais alors où suis-je? C'est une chimère? Un monsieur en tablier s'approche une spatule à la main: vous désirez la religieuse? Plus loin on discute d'un calendrier de l'Avent dans les cabines des Bains! Rassurez-moi, Madame, votre journal est bien laïque? Si tel est le cas vous aimeriez publier mes recettes? En attendant votre réponse, j'irai voir le chef de la buvette pour lui proposer mes sushis de filets de perche du lac, et mon silure laqué façon Yakitori, spécialités de mon restaurant La Pie qui chante!

De Madame UTO née PAKI, cuisinière en chef du restaurant LA PIE QUI CHANTE

Plouf!

Utopie sous X

Utopie au bar

La vengeance de l'utopie

Utopie chronique

Utopie & Goléron

Utopie voleuse

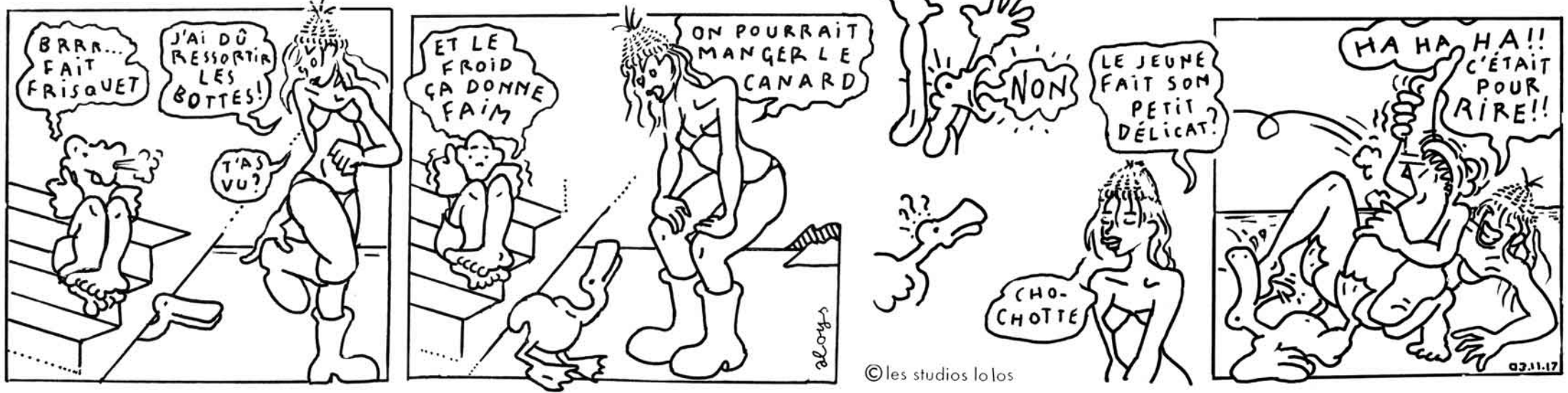
Le petit grain

Utopie en rade

Utopie, reste ici!

Collage de la page Une: Mélanie Busnel

La fille, le jeune et le canard pètent de froid



© les studios lolos

La République des rats

L'affaire avait été pliée en deux coups de cuillère à pot. Avec son pipeau à trois francs six sous, le petit joueur de flûte avait débarrassé la ville de Hamelin de tous les rats qui l'envahissaient depuis plusieurs semaines.



DESSIN MIRIAM KERCHENBAUM

PHILIPPE CONSTANTIN

À quelques lieues du village, Hans avait pris à droite un chemin de campagne qui longeait la rivière et avait conduit les rongeurs sur une île située en son milieu, où le courant était si fort que nul ne s'en approchait jamais. Après les avoir tous installés, il leur fit jurer de l'attendre et s'en retourna dans la bourgade qui avait refusé de lui verser les louis d'or promis. Bourgmestre et édiles en tête, plus râteurs que les pires des ragondins, l'avaient rabroué, heureux d'un dénouement qui ne leur ferait pas délier bourse. Un saltimbanque ma foi, rien de plus, voilà ce qu'était ce prétentieux qui faisait des rats ses meilleurs amis pour les emmener loin de la cité.

Quelques notes à peine suffirent à envoûter les enfants du village qui le suivirent, le bonheur aux lèvres, trop heureux de quitter ce bourg taciturne et rongé par la radinerie.

Après moult détours et bien des arpentés parcourus, le joueur de flûte les mena à l'île des rats. De très loin, on pouvait entendre le toc-toc qui sonnait les premières heures de la nuit et le désespoir des habitants de Hamelin, se lamentant d'avoir perdu à jamais leurs enfants, la tête plongée dans tout leur saint-frusquin.

Les rats, pendant ce temps, s'étaient organisés à leur façon, furetant dans les moindres recoins de l'île, à la recherche de tout ce qu'ils pouvaient trouver de comestible. Le plus gros et le plus féroce d'entre eux s'était autoproclamé roi et menait sa troupe à la baguette, vérifiant d'un petit œil rétréci par la méchanceté que chacun lui apportât son dû. L'arrivée des enfants lui fit le plus grand des soucis et il songeait déjà à les attaquer pour en faire sa pitance. Mais le joueur de flûte eut tôt fait de ramener son monde à l'ordre, laissant s'échapper de son instrument trois petites notes claires comme trois points de suspension.

Dès le lendemain, les tâches avaient été distribuées. Les enfants avaient été séparés en différents groupes. Tel construisait des habitations, tel autre allait à la pêche ou à la cueillette, tel encore était dévolu à la plantation de blé et de légumes, tandis qu'un dernier groupe d'enfants s'occupait des tâches ménagères et de la cuisine.

Quant aux rats, ils avaient reçu pour mission de ne rien faire, sinon se prélasser au soleil, se baigner, se gratter derrière les oreilles, lustrer leur poil et dormir de tout leur content.

Du haut de son trône matelassé de fougères, en bon potentat soucieux du bien-être de ses sujets, Hans dirigeait les opérations à coups de notes flûtées dans l'air calme de la clairière.

Sitôt le labeur des enfants terminé, l'heure était aux jeux et à la danse. Il faisait alors sortir de son instrument une chaconne ou une carmagnole endiablée sur laquelle chacun s'en donnait à cœur joie jusqu'à épuisement. Après le repas, allongés les quatre fers en l'air, les rats s'abandonnaient aux caresses des petites mains des enfants avant de sombrer dans un sommeil sans reproche, sans peur ni cauchemar.

Ainsi croissait la République des rats. Si le paradis existait sur terre, c'est sans doute alors ici qu'il fallait le chercher. Les rats engraisaient à vue d'œil et, à force de se faire cajoler, se reproduisaient plus vite que des lapins. Ce n'était qu'images de fornication et de lubricité, de plaisir et de jouissance exprimée par d'intenses frémissements de moustaches et de queues; lesquelles se trémoussaient comme une théorie de lombrics.

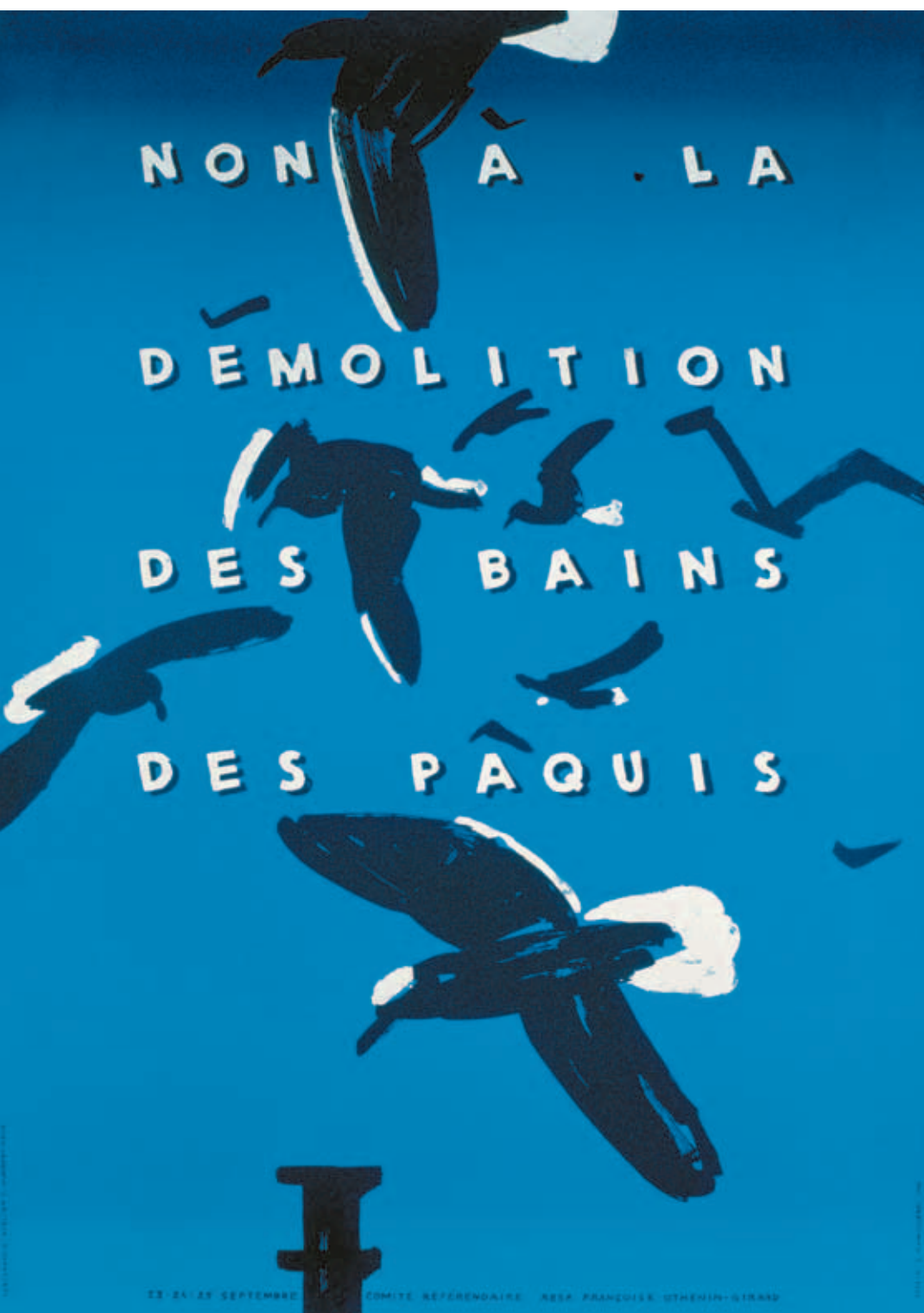
Bientôt, l'île n'y suffit plus. On ne pouvait faire un pas sans écraser un rongeur. Les gosses trimaient toujours plus dur pour satisfaire à l'appétit insatiable des rats et de leur progéniture toujours plus nombreuse. Eux-mêmes, à la moindre minute de liberté, se vautraient avec avidité dans leur puberté en s'offrant mutuellement des extases vite passées. Les plus hardis cherchaient sans vergogne à entretenir un rapport ambigu avec leur compagnon animal.

Aussi le petit joueur de flûte décida-t-il d'agrandir sa nation. Le monde serait sien ou ne serait pas. Il courait maintenant la campagne pour ramener toujours plus d'enfants sur son territoire. Quand ceux-ci devenaient trop âgés, il les relâchait dans un village ou un autre, dans lequel ils semblaient se réveiller d'un long rêve. Ils cherchaient naturellement ces petits ventres si tendres et poilus qu'ils avaient pris pour habitude de caresser. Par dépit, comme en attente de leur récompense, ils travaillaient la terre comme quatre, prêts à l'offrir en temps voulu à leurs anciens maîtres et camarades.

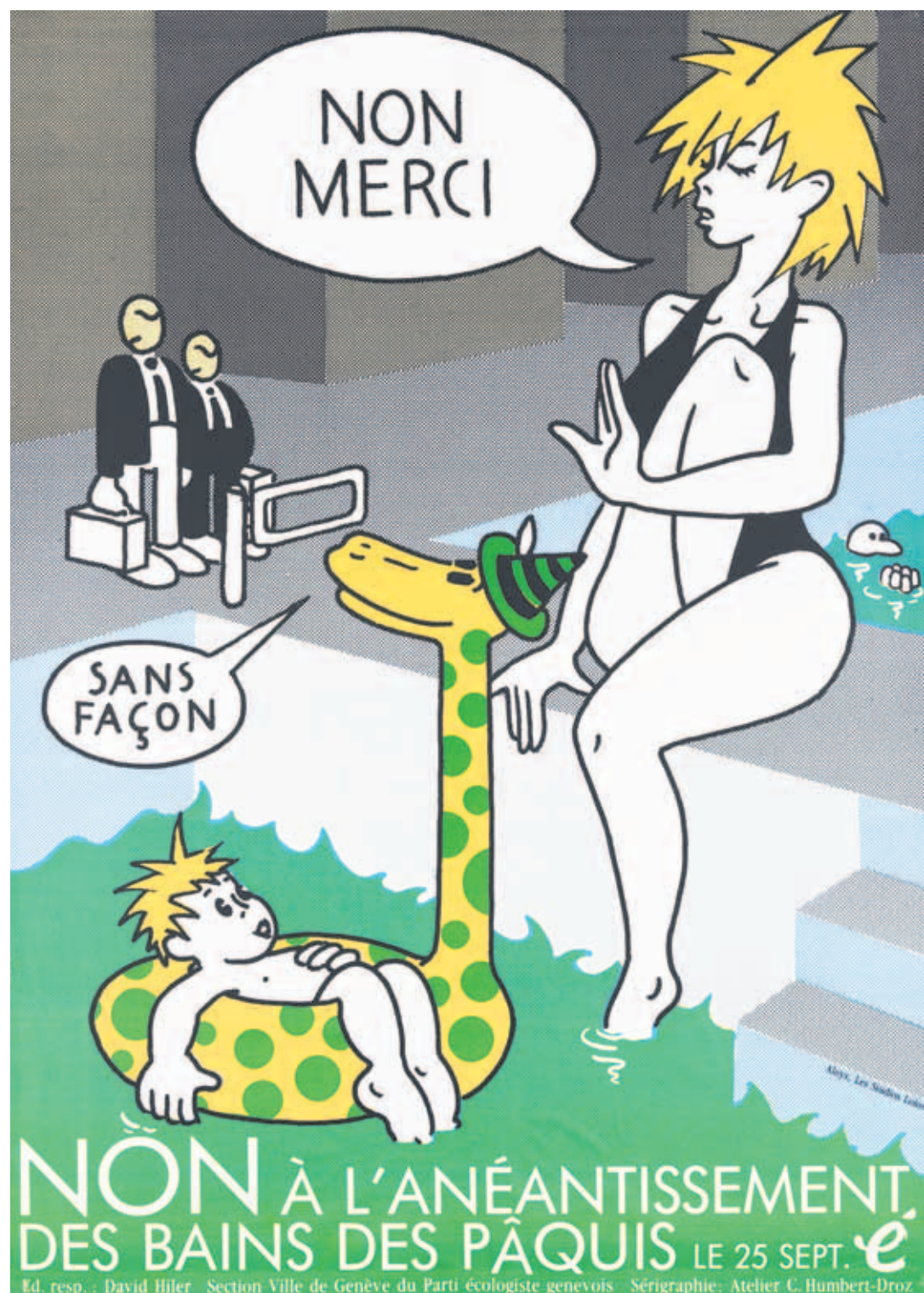
Bientôt, le pays entier ne fut plus qu'une immense ratière, qui déborda sur l'Europe et le monde entier. Hans ne soufflait plus. Sans repos, il jouait du pipeau à en perdre le souffle.

Et la planète, succombant sous le poids des rats, finit par s'enfoncer dans l'univers comme un caillou dans l'eau, colonisant la galaxie toute entière comme celles à venir.

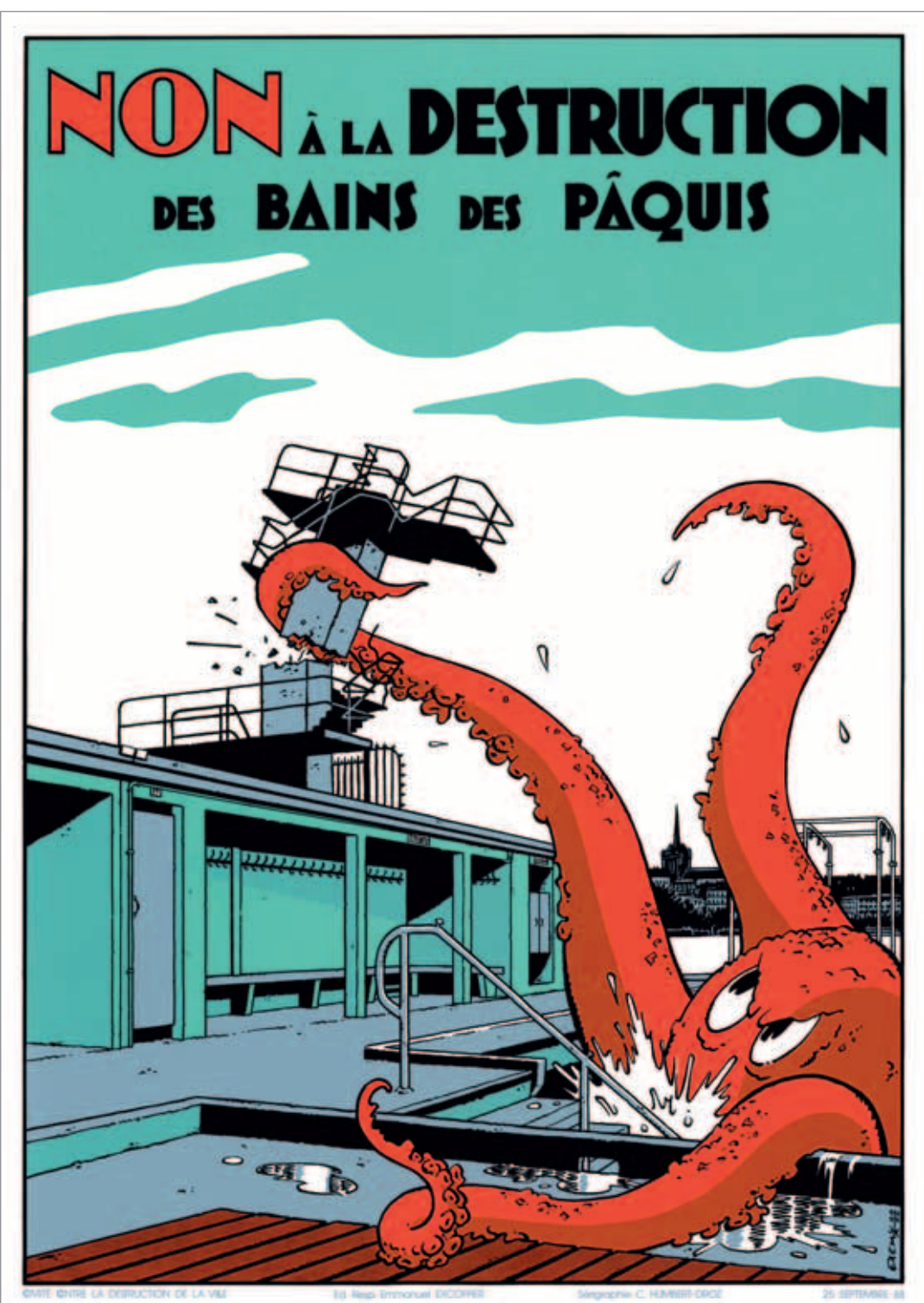
Le petit joueur de flûte, joyeux de son bon tour, s'assit sur un croissant de lune et veilla sur sa création comme un amant jaloux, remerciant par avance pour sa théorie sur la relativité un certain Albert Einstein qui ne verrait jamais le jour, ainsi qu'un certain Erwin Schrödinger, dont le chat quantique n'aurait jamais la possibilité de dévorer ses amis les rats.



Georges Schwizgebel



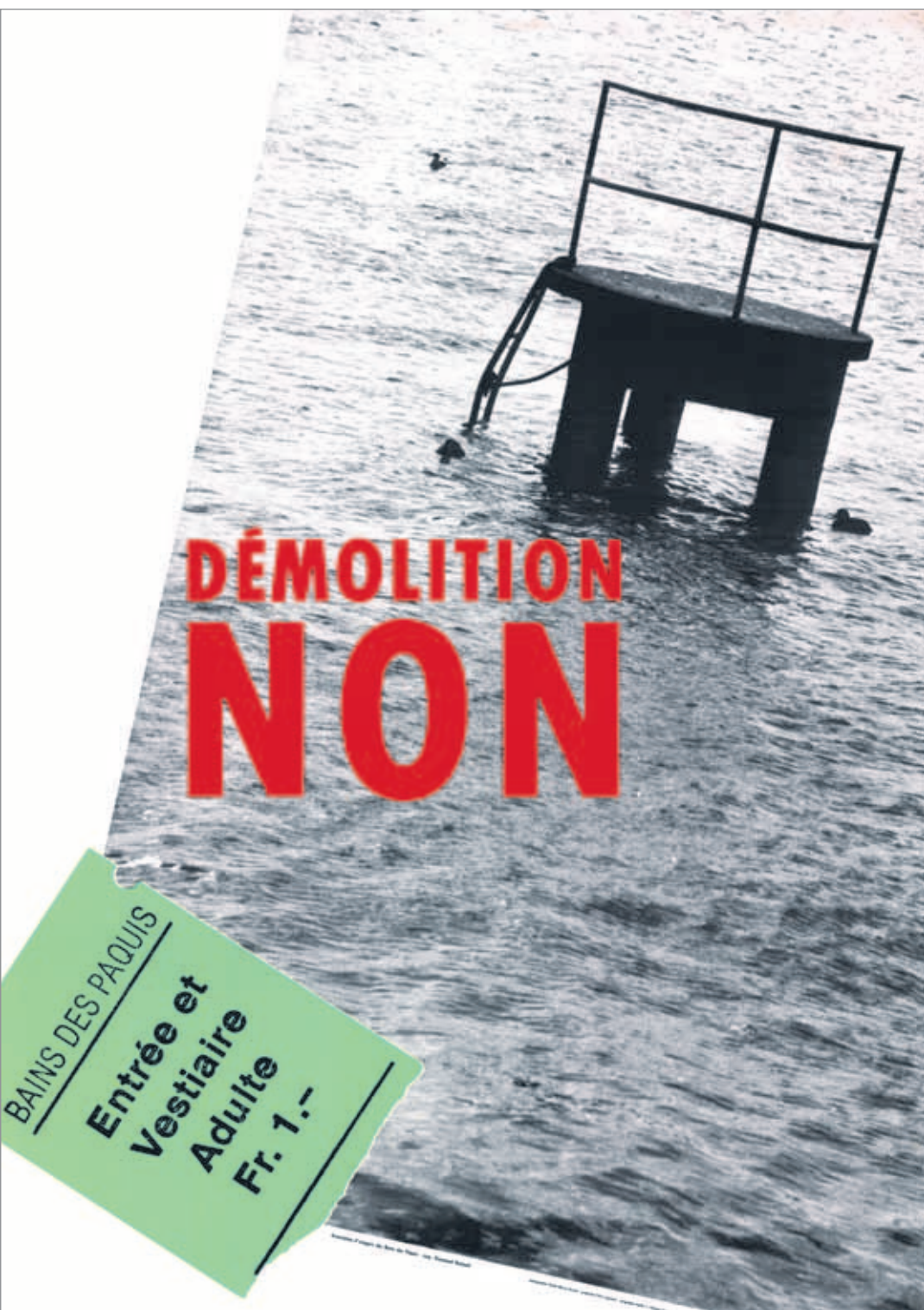
Aloys (BGE Da 1041)



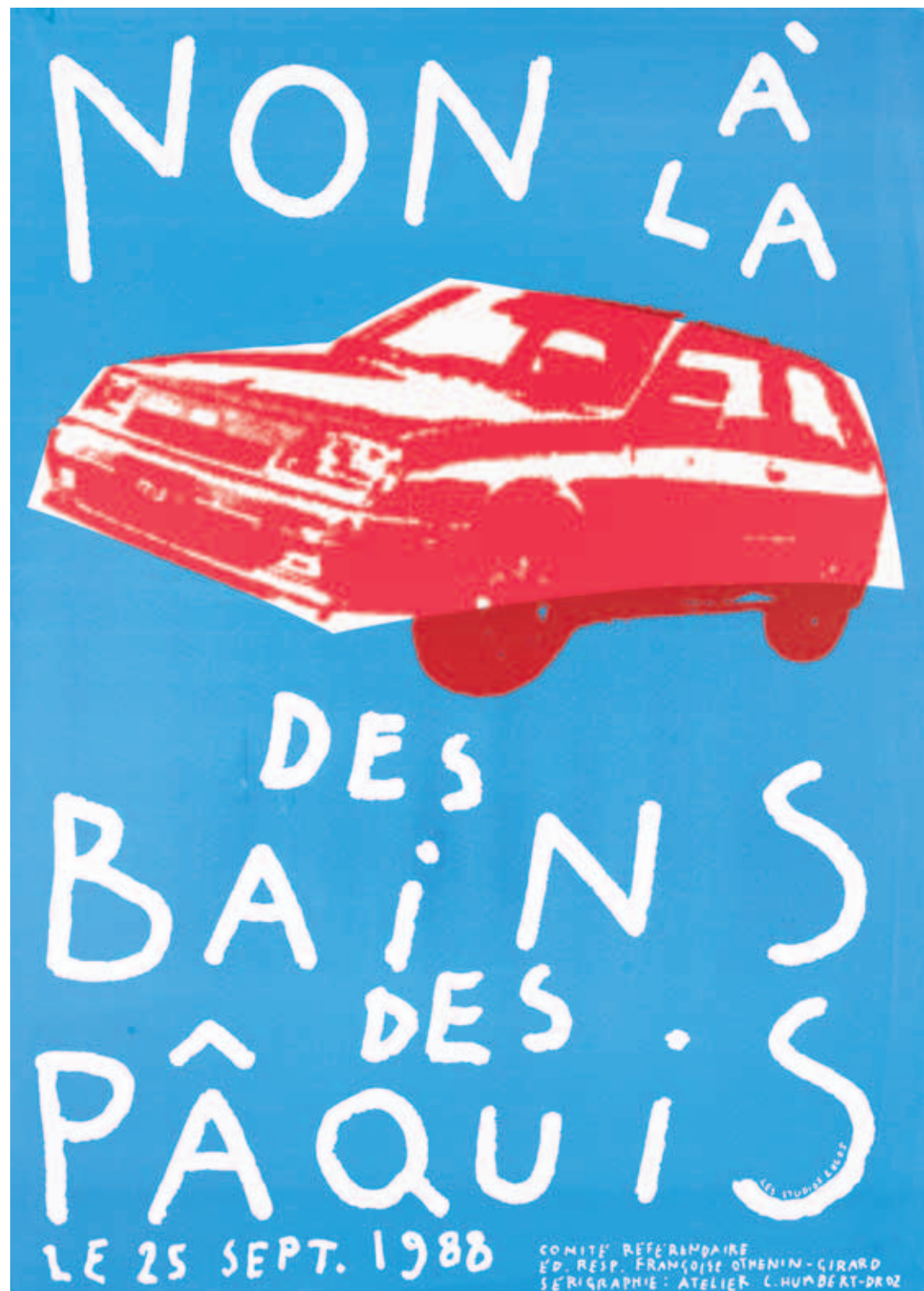
Exem

L'île d'utopie : 30 ans déjà !

Vous avez dit 30 ans ? C'est toute une histoire, 30 ans ! Les souvenirs s'estompent et déjà les dix et vingt ans se confondent et sont absorbés dans un présent impitoyable. Au temps des Romains, on aurait parlé de lustre, une cérémonie de purification qui se renouvelait tous les cinq ans. Les Bains des Pâquis célébreraient ainsi cette année leur sixième lustre, une cadence rapprochée, plus humaine, plus en rapport avec le temps qui passe et l'eau qui coule. Pensez donc, des Bains lustrés six fois, il y a quoi briller ! Dans vingt ans, en 2037, ce sera le Jubilé ! Patience !



Pierre Lipschutz



Les Studios Lolos (BGE Da 1047)

ARMAND BRULHART

Il y a comme une malédiction dans ce chiffre « trente », trop prompt à évoquer les pans sombres de la guerre et les haines religieuses du XVII^e siècle, trop vite énoncé pour rappeler *La femme de trente ans*, roman de Balzac mal raccomodé et qui se termine comme une tragédie.

Mais en affichant leurs 30 ans sous le signe de l'utopie, les Bains des Pâquis semblent avoir inconsciemment répondu à « l'air du temps », ce temps d'une jeunesse qu'on voudrait prolongée et ce parfum propice du printemps, insaisissable, évoquant Nina Ricci et la douce légèreté de l'être. L'utopie a des vertus qui se perdent peut-être avec l'âge, comme s'il fallait un ferment perpétuel qui la renouvelle, l'amplifie et lui donne l'illusion d'une vision céleste. C'est d'ailleurs ce dernier caractère, presque divin, qu'on découvre non sans surprise en plongeant aux racines mêmes du mot.

Il y a trente ans, le *Petit Larousse* vous conduisait doucement vers ce chemin de traverse: sous « utopie », on trouvait bien un « essai » de Thomas More de 1516, mais sous « More » on renvoyait à « Thomas More ou Morus (saint) », « décapité pour s'être opposé à Henri VIII dans l'affaire de son divorce ». Un portrait de More par Holbein le Jeune agrémentait l'édition de 1987. Thomas se glissait dans la lignée des « Thomas » dominée par l'apôtre Thomas « patron des incrédules » puis par le « divin » Thomas d'Aquin. Cet environnement emplé de sainteté laissait penser qu'à l'image d'un saint Augustin écrivant sa *Cité de Dieu*, ce futur saint Thomas avait écrit son *Utopia*. La « traduction » moderne d'utopie par « en aucun lieu », au lieu du « non lieu » littéral, n'a pas empêché l'artiste Ambrosius Holbein de graver en 1518 une île reliée à la terre par deux ponts et de placer des églises dans l'axe vertical.

On échappe difficilement à l'esprit religieux du temps.

Ce n'est certainement pas dans cette optique mystique que les Bains des Pâquis, parfaitement conscients d'être perçus comme une île depuis plusieurs années, se sont trouvés en accord avec l'île d'utopie. L'île n'est pas un héritage, mais une conquête. Il a fallu un certain temps après 1988 pour libérer l'espace et les esprits.

C'est en effet il y a trente ans, en 1987, que fut annoncé un ouragan qui allait bientôt s'abattre sur les Bains des Pâquis, rasant tout, n'épargnant rien dans sa violence. Rien, à l'exception du grand plongeur. Dévastateur ! C'est ainsi que fut reçu et ressenti par certains usagers le nouveau projet de bains porté par la Ville de Genève et publié avec un plan, dans une brochure sur papier glacé. Le commentaire douxereux se déployait comme un boniment : « L'accès depuis la rive est inchangé, le Goléron (passerelle) est sauvegardé, l'aménagement de la jetée est conservé, celui de la grève et du plan d'eau amont est maintenu. (...) L'ensemble est aménagé comme un bateau amarré le long de la jetée des Pâquis actuelle. (...) Le caractère architectural des bâtiments et le traitement des aménagements extérieurs sont volontairement discrets et subordonnés à la volonté de conserver au site son aspect actuel. » (*Futur proche. Six réalisations de la Ville de Genève*, Genève, 1987, non paginé)

Mais où est passé l'ouragan ? Le voilà : « Les changements interviennent en aval de la jetée. Dans ce secteur, les installations existantes, grand plongeur excepté, sont supprimées pour laisser la place à celles du nouveau programme. » Lecteurs, soyez toujours attentifs aux mots !

Un vent de révolte se mit à souffler à plein poumon, accompagnant non seulement la

Phanfare des Pâquis, mais tous ceux qui pouvaient crier leur colère. Cet élan ne s'explique pas sans la capacité de l'eau à se répandre vers le bas et celle de la fumée de s'élever. Ces deux éléments conjugués ont traversé la ville de haut en bas et de part et en part, dans une musique ensorcelante.

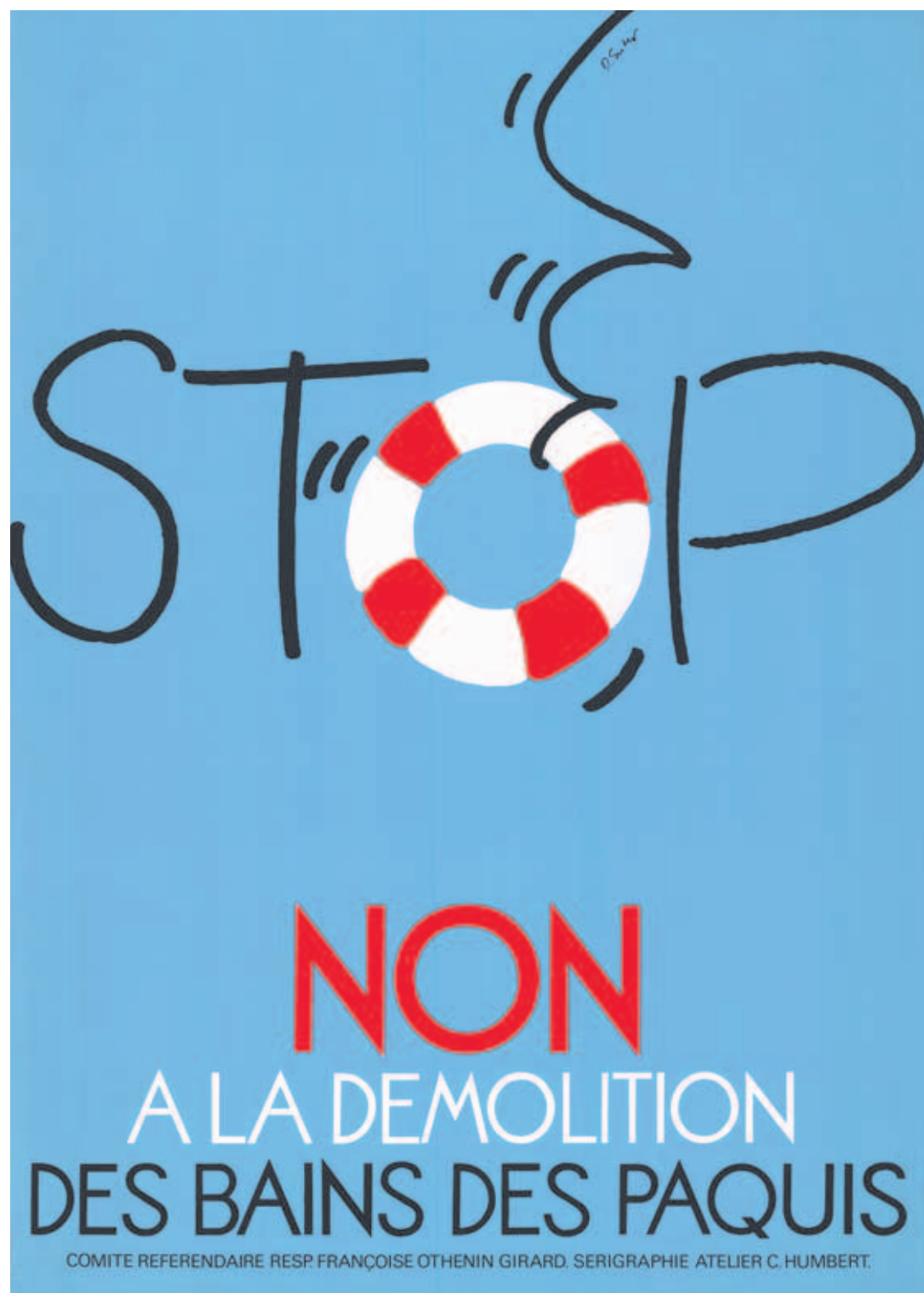
Tous les contestataires avaient la ferme conviction que ce qui avait été jugé sans procès « à détruire » devait être déclaré au contraire « digne de restauration ». Il fallait faire comprendre la beauté des Bains, une beauté raisonnée, « métaphysique » disait le peintre Giorgio de Chirico, habillée de nus sous le soleil, terriblement fellinienne au son des saxophones et des flûtes, théâtrale sur fond de cathédrale et de jet d'eau. Il y en avait pour tous les goûts, pour toutes les sensibilités. C'était comme si chacun pouvait asseoir la beauté sur ses genoux, alors que, peu de temps auparavant, beaucoup maudissaient encore la laideur repoussante du béton.

Mal aimés de la presse et des architectes dès 1933, formidablement accueillis par la population, les Bains des Pâquis ont été considérés comme des installations utiles et fonctionnelles, sans que personne ne se soit douté qu'il pouvait y avoir la moindre parcelle de beauté dans cette architecture ! Or elle a offert pendant des décennies un espace de rencontre et de liens sociaux essentiel pour le quartier des Pâquis et bien au-delà. Ne pas laisser perdre cette richesse humaine, tout ce que ce lieu avait pu engranger de relations d'amitiés et d'amours, ne pas laisser détruire ces espaces de convivialité, voilà ce qui animait les fondateurs de l'Association d'usagers des Bains des Pâquis (AUBP) et le fondement de leur révolte.

Totalement inexpérimenté sur le plan politique, le petit groupe d'usagers se mit en tête,



Simon



Daniel Suter

en automne 1987, de persuader les élus de la Ville de Genève de la valeur et de l'intérêt des Bains. Nous avons encore dans l'oreille le leitmotiv d'un petit magistrat : « Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'idée ». Nous avons eu la démonstration du contraire.

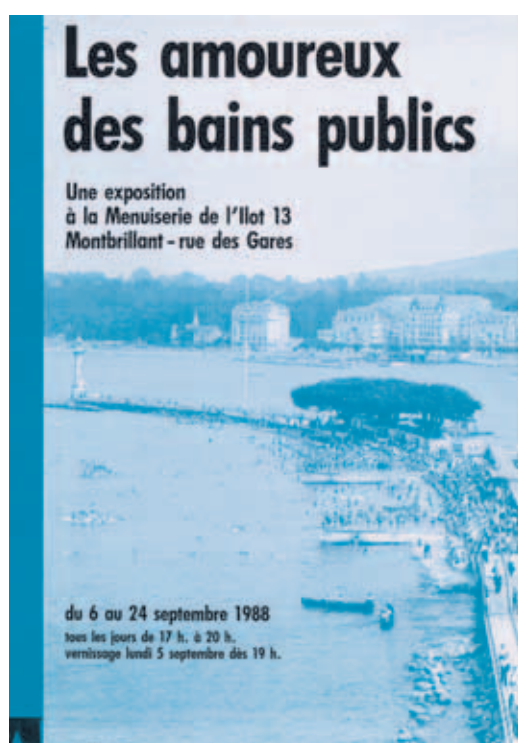
La séance du 1^{er} décembre 1987, où le Conseil municipal approuvait le crédit de 9300000 francs destiné à la démolition-reconstruction des Bains des Pâquis, fut l'occasion d'un chahut aussi mémorable et festif que populaire dans son expression chantée. Seul le Parti écologiste s'était rangé à nos côtés.

La rupture était consommée. Le référendum fut lancé aussitôt.

Tout laissait supposer que la campagne de 1988 serait difficile, indécise. Mais en récoltant dans chaque quartier les signatures pour notre référendum, nous constatons que les Bains des Pâquis conservaient encore des attaches populaires solides, une sympathie qui allait bien au-delà de la « bande d'agités » que nous étions sensés représenter. Peut-être y avait-il quelque espoir. Il fallait nous requinquer et aiguïser notre punch avant la bataille finale.

Sur le plan architectural, il s'agissait pour l'AUBP de ne pas se laisser intoxiquer par la propagande alarmiste de la Ville et de dresser un diagnostic le plus exact possible sur l'état de conservation et de dégradation de chacun des 450 pieux, photographies à l'appui ! Ce travail, rendu possible grâce aux basses eaux de l'hiver (!), a permis aux spécialistes de faire une estimation du coût de la restauration, inférieure au devis de la Ville de Genève, et de contrer l'épouvantail de l'argument financier.

Parmi les moyens de récolter des fonds, les plus élémentaires, les moins onéreux que nous pouvions nous offrir était une série de badges reconnaissables entre tous et qui mar-



BGE Ca 2351

quait notre appartenance au lieu et à la nage. Le plus simple, tiré d'une photographie de Marius Durand, montrait la courbe dynamique de la jetée jusqu'au phare, ponctuée par les platanes et par le mât, coupée à l'horizontale par l'un des deux pontons abritant les tuyaux d'alimentation en eau « courante » des piscines. Au premier plan, en contre-courbe, l'horloge marquant 3 heures 29. L'image emblématique, en noir et blanc, avait quelque chose du néo-réalisme italien, volontairement essentielle, hivernale, dénudée, sans aucune présence humaine. Hymne à la mélancolie peut-être, mais quoi de plus beau que la mélancolie quand elle n'est pas mièvre ?

Le plus sûr moyen de remplir la caisse de la campagne fut cependant la succession des fêtes organisées chaque vendredi de l'été 1988. Crescendo, les événements les plus délirants animèrent les Bains, regroupant tous les artistes, musiciens, graphistes, cinéastes, photographes, stylistes, sans compter les associations de quartiers, acquis au sauvetage des Bains. Ce fut une formidable démonstration des possibilités spatiales et festives des lieux en même temps que l'occasion de montrer ce que le bénévolat pouvait produire.

À la veille de la votation du 25 septembre, une exposition fut présentée à la Menuiserie de l'Îlot 13 (affiche de Pierre Lipschutz, déjà !) : *Les amoureux des bains publics*.

Pendant ce temps, « nos » artistes graphistes (avec lesquels nous sommes toujours liés) imaginèrent des affiches extraordinaires, toutes marquées du NON à la démolition, toutes d'une expression différente, unique. De les voir exposées dans la ville produisait une petite accélération du cœur, un tressaillement mêlé d'anxiété le jour d'avant la date fatidique du 25 septembre.

Le dénouement apporté par le peuple genevois ressemblait à quelque chose de « divin » : une apothéose, une consécration. L'événement dépassait nos espérances et allait changer notre rapport au lieu. Il fut à nous durant l'été 1987, il nous fut attribué depuis lors. Ce « nous » ne regroupe par la petite bande initiale, mais l'ensemble des habitants de la ville, de la campagne genevoise et des alentours.

Les bonnes habitudes ne doivent pas se perdre, surtout lorsqu'elles touchent la plus large partie de la population.

Comment la jeune génération allait-elle se comporter ? En projetant les Bains dans l'utopie, pardi !

À tout rêveur son Utopie

Venu du grec («*ou-topos*», terre de nulle part ; «*eu-topos*», terre du bonheur) et du latin (*utopia*), le mot « utopie » désigne le lieu incertain de la félicité humaine. Entre *La République* de Platon, l'humanisme d'Erasmus et les récits de la découverte des Amériques qui élargit la mentalité des Européens, l'humaniste anglais Thomas More (1478-1535) pense le meilleur des mondes possibles dans *De optimo rei publicae statu, deque nova insula Utopia* (Louvain, 1516). Lecteur de More, François Rabelais s'empare du mot dans *Pantagruel* (1532) : « Un grand pays d'utopie ».

MICHEL PORRET*

Communisme, ruralité, vertu, famille et éducation étatisées, mariage hygiéniste avec visite pré-nuptiale du couple nu pour voir que « tout est bien accompli », divorce consenti mutuellement, euthanasie, tolérance confessionnelle : la République insulaire d'*Utopia* aux 54 cités géométriques – l'or y est honni et les Utopiens prônent la guerre juste contre les envahisseurs – illustre le réformisme de More. Il veut « corriger des erreurs commises dans nos villes, nos pays, nos royaumes ». L'utopie exprime ensuite « une certaine époque, ses hantises et ses révoltes, le champ de ses attentes comme les chemins [suivis] par l'imagination sociale [pour] envisager le possible et l'impossible ».

En citant Platon et Thomas More, le *Dictionnaire de l'Académie française* ne consigne le mot « utopie » qu'en 1762 avant d'évoquer le sens chimérique du « plan de Gouvernement imaginaire, où tout est parfaitement réglé pour le bonheur commun, comme dans le Pays fabuleux d'Utopie décrit dans un livre de Thomas More qui porte ce titre. Chaque rêveur imagine son Utopie » (1798). Le verbe « utopiser » est inexistant. Pensant l'imaginaire chimérique, l'écrivain rousseauiste Louis Sébastien Mercier lance alors en 1810 le néologisme « fictionner » ou « imaginer des caractères moraux ou politiques pour faire passer des vérités essentielles à l'ordre social. Fictionner un plan de gouvernement dans une île lointaine et chez un peuple imaginaire, pour le développement de plusieurs idées politiques, c'est ce qu'ont fait plusieurs auteurs qui ont écrit fictivement en faveur de la science qui embrasse l'économie générale des États et de la félicité des peuples »¹. L'utopie est bien le roman politique du progrès accompli.

Après les utopies républicaines et scientifiques de l'âge classique qu'inspire la tolérance morienne – Tommaso Campanella, *La Città del Sole*, 1623 ; Francis Bacon, *New Atlantis*, 1627, Denis Veiras, *Histoire des Sévarambes*, 1675 –, l'apogée du roman d'État coïncide avec les 150 récits utopiques publiés en français au temps des Lumières. Thomas More est alors ressuscité par Nicolas Gueudeville. Traducteur d'Erasmus, pamphlétaire et ami de Pierre Bayle, ce bénédictin détroqué publie en 1715 la version libre d'*Utopie* pour la « République parfaite et heureuse ». Il déplore que le monde ne « s'utopiera » jamais, car l'usage pervers que les humains « font de leur raison » empêche la « fondation et la réalité » du « Gouvernement utopien ». En 1789, la traduction d'*Utopie* par Thomas Rousseau (1780) ressort avec sa préface prérévolutionnaire : le « fond du système de Morus est l'égalité parfaite entre tous les Citoyens d'un même État » puisqu'il abolit la propriété privée (*Du Meilleur gouvernement possible ou la nouvelle île d'Utopie*, p. xxi).

Le mal exogène à l'utopie

Au siècle de Voltaire, l'utopie fascine et inquiète. La chimère troglodyte des *Lettres persanes* de Montesquieu (1721) prône la vertu politique, la liberté individuelle, le déisme contre l'intolérance, le bellicisme, le luxe et le despotisme absolutistes. Sous le couvert de l'anonymat, Étienne-Gabriel Morelly publie en 1753 l'utopie anarchisante *Le Naufrage des Isles flottantes* (1753). Sur la « Terre fortunée », l'inceste est conforme à la nature qui ignore la morale. Broyant tout individu, l'« impitoyable propriété » y est abolie comme le mariage, la police, l'Église et les privilèges. Le règne du mal advient quand l'Homme se dénature.

A contrario, comme Swift (*Gulliver's Travel*, 1721) hostile au meilleur des mondes possibles, Voltaire moque l'*Eldorado* dans *Candide* (1759). Univers idéal sans richesse, *Eldorado* ne vaut pas le monde réel où revient Candide pour aimer Cunégonde, cultiver son jardin et assumer sa condition humaine. Avec la *Nouvelle Héloïse* (1761), Rousseau brosse l'utopie atemporelle de Clarens que protège un bouclier de cristal près du sublime Léman. Égalitaire, autarcique, rurale : la cité de Clarens suit le législateur-pédagogue M. de Wolmar, qui hait la famille classique et envoie les femmes au « gynécée ».

Depuis Thomas More, le contrat social utopique recoupe cet atemporel bonheur parfois naturaliste, à lire encore le *Supplément au voyage de Bougainville* (1772) de Diderot. Dans l'Eden tahitien – repoussoir de la civilisation viciée – la morale naturelle stimule la nudité et la licence sexuelle. Le mal exogène des Européens infecte l'innocence des Utopiens.

Le monde tel qu'il sera

Demain surgira le meilleur des mondes possibles selon Sébastien Mercier. Avant la *Néologie* (*supra*), il publie en 1771 *L'An 2440 ou rêve s'il n'en fut jamais*. Contre l'intemporalité utopique, il forge l'uchronie en repoussant au XXV^e siècle le rêve réformiste car le temps ne peut que matérialiser l'espoir des Lumières.

En 2440, sous le paisible Louis XXXIV, Paris industrielle est la capitale aseptisée d'une nation de citoyens qu'a renouée l'esprit des Lumières. Un « corps sain n'a pas besoin de cauteurs » : la police secrète, l'hôpital général, les prisons et les lettres de cachet ont donc disparu. La peine de mort s'est raréfiée. Si le mariage sentimental supplée celui de raison, le divorce est légal. Au sein maternel selon Rousseau, les nourrissons sont les pupilles de l'État. La Sorbonne est purgée des « ergoteurs ». Comme au terme du film post-apocalyptique *Planet of the Apes* de Franklin Schaffner (1968), en 2440, Versailles est un champ de ruines. En émergent des statues mutilées, des bassins asséchés et des portiques chavirés. Victorieuse de la monarchie, l'uchronie disqualifie l'utopie.

À chaque époque, en vue du bonheur obligatoire qui place l'égalité devant la liberté, l'utopie tonifie l'imagination sociale pour repenser le monde réel. Après l'âge d'or de la cité idéale et républicaine des Lumières, suit l'utopisme socialiste, fraternel et industrialiste du XIX^e siècle. Il prône le collectivisme et la libération du prolétariat (Robert Owen, Saint-Simon, Fourier).

Or, dès Swift, l'imaginaire du *pire des mondes possibles* renverse la morale naïve du meilleur des mondes possibles. Le journaliste Émile Souvestre publie en 1846 *Le Monde tel qu'il sera*. Cette dystopie de l'an 3000 raille les Lumières, la perfectibilité et les socialistes-utopistes. Sous l'État totalitaire, ploutocratique et mondialisé, quand l'allaitement à vapeur prohibe le sein maternel, la « république des Intérêts-Unis » exige le « Chacun chez soi – Chacun pour soi ». Triste présage pour aujourd'hui !

Le Monde tel qu'il sera annonce les contre-utopies contemporaines où la cité du bonheur contraint se mue en terreur organisée. Lucide, Thomas More se méfiait déjà de son propre songe utopique : « je confesse qu'il y a en la République des Utopiens bien des choses que je souhaiterais voir en nos villes [...] sans pourtant véritablement l'espérer ».

¹ Bronislaw Baczkowski, *Lumières de l'utopie*, Paris, Payot, 1978, p. 18.

² L.-S. Mercier, *Néologie ou vocabulaire des mots nouveaux*, Paris, An IX – 1801, II, p. 266.



Jonathan Swift, *Voyages du capitaine Lemuel Gulliver en divers pays éloignés*, La Haye, P. Gosse et J. Neaulme, 1727-1728. © Bibliothèque de Genève, BGE Sm 1105/2

L'utopie éternise Thomas More

Décapité publiquement le 6 juillet 1635 par le bourreau de Londres pour avoir désavoué l'autorité du nouveau chef de l'Église anglicane Henri VIII qui défie la puissance pontificale, l'écrivain est béatifié en 1886 par le pape Léon XII, canonisé en 1935 (Pie IX)... mais aussi statufié en URSS en précurseur du socialisme sur un obélisque dressé près du Kremlin entre 1918 et 2013.

Contre-utopies

Écho à Swift (*Gulliver's Travel*, 1726), les contre-utopies abondent au XX^e siècle. Avant ou après 1984 (1949) de Georges Orwell, elles déplorent l'État sans racines humanistes : *La race à venir* (*The Coming Race*, 1873) d'Edward George Bulwer Lytton – suprématie raciale ; *Le Talon de fer* (*The Iron Hell*, 1908) de Jack London – ploutocratie

fasciste et planétaire ; *Nous autres* (*Мы*, 1920) d'Eugène Zamiatine – transparence totalitaire ; *La Fin d'Illa* (1925) de José Moselli – pureté raciale ; *Le Meilleur des mondes* (*Brave New World*, 1932) d'Aldous Huxley – eugénisme étatique ; *La Guerre des salamandres* (*Válka s Mloky*, 1935) de Karel Čapek – révolte anti-humanité de l'*Homo saurien* asservi comme la nature ; *La Kallocaïne* (*Kallocaïn*, 1940) de Karine Boye – délation « civique » et « drogue de vérité » ; *La Main tendue* (*Helping Hand*, 1950) de Poul Anderson – mondialisation et extinction de la diversité culturelle ; *Fahrenheit 451* (1953) de Ray Bradbury – monde totalitaire où les pompiers brûlent les livres ; *Rapport minoritaire* (*Minority Report*, 1956) de Philip K. Dick – dystopie policière ; *La Planète des singes* (1963) de Pierre Boulle – inversion des rapports de domination entre hominiens et primates ; *Quand ton cristal mourra* (*Logan's Run*, 1967) de William F. Nolan et George C. Johnson – dictature post-apocalyptique et eugéniste. Orpheline des Lumières, la contre-utopie invite à penser le monde que nous ne voulons pas laisser à nos enfants.

* Michel Porret, historien et professeur d'histoire moderne à l'Université de Genève, a publié le *Dictionnaire critique de l'utopie au temps des Lumières* avec Bronislaw Baczkowski et François Rosset (Georg, 2016). Il achève un essai sur les lettres de suicidés au XVIII^e siècle.



Utopie ? Être et ne pas naître

On a voulu associer un anniversaire à un mot : les trente ans de l'Association d'usagers des Bains des Pâquis (AUBP) à ce terme subtil et séduisant, l'utopie. Transgressions dans l'espace, interrogations sur le temps, d'illusoires dimensions.

SERGE ARNAULD

Une personne se serait étonnée de l'aspect négatif du mot par référence à une exclamation ordinaire marquant la plus probable impossibilité : c'est utopique ! La chose se dit à Genève en pressant l'index sous l'œil tout en déclarant avec assurance : « mon œil ! », comme il est d'usage plus fréquent de rétorquer par « tu parles ! » et « sans blague ! ». Un doute sur le visible, un abus flagrant du langage. La transgression de l'ordre qui fait dire à Thomas, exposé à une réalité de la foi qu'il interprète comme utopie : « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans la marque des clous... » (Jean 20/24-29).

Une autre se demandait comment on pouvait accoler une telle notion à une réalité non seulement appréhensible journalièrement, mais acquise de si longue date. Cette personne y voyait à raison une contradiction par référence

à l'étymologie du mot utopie d'une part et, d'autre part, à la dénomination sur un point élevé des Bains des Pâquis de ce mot nécessaire et dérisoire : poésie. Comme s'il fallait accentuer ce besoin d'utopie en l'enfermant dans un écrin classé. Un pléonasme impliquant quelque volonté forcée.

Il convient de donner raison à ces deux personnes. Viser l'impossible dans le possible est si naturel aux mortels. Surmonter la routine pour croire en elle, c'est-à-dire exister dans l'ailleurs au sein de l'enclos le plus convenu, le nomade dans le sédentaire et le sédentaire dans le nomade, voilà un état inconfortable et confortable bousculé par une pression permanente sur un quotidien qui ne l'est jamais si l'on se rapporte à la pensée suivante de saint Augustin : « Ce qui me paraît maintenant avec certitude, et que je connais très clairement, c'est que les choses futures et les passées ne sont point, et qu'à proprement parler on ne saurait dire qu'il y ait trois temps, le passé, le présent et le futur ; mais peut-être on pourrait dire avec

vérité, qu'il y a trois temps, le présent des choses passées, le présent des choses présentes, et le présent des choses futures. Car je trouve dans l'esprit ces trois choses que je ne trouve nulle part ailleurs : un souvenir présent des choses passées, une attention présente des choses présentes, et une attente présente des choses futures. » (*La Création du Monde et le Temps*, chapitre XX : Quels noms il faut donner aux différences de temps).

Ce qu'il y a d'utopique en cet anniversaire ne saurait donc être la finalité perceptible des activités qui ont lieu aux Bains des Pâquis : en hiver, l'attrait créatif qu'exercent les cabines pour les gens désireux de les décorer ou l'éveil en musique de l'aube estivale. Ce n'est pas l'apparence des plaisirs divers que procure ce « bas lieu genevois » en matière de santé, dans le souci d'un bon entretien du corps, grâce aux massages et à la pratique du sauna ; ce n'est pas l'imagination culinaire des tenanciers de la buvette ou le souci légitime de l'accessibilité du coût des mets ; ce n'est pas l'organisation

sociale du travail au sein de l'AUBP dans un cadre inventif et dans une perspective d'accueil des employés d'origines nationales diverses.

Non ! Ce qu'il y a d'utopique est l'incertitude permanente d'exister dans la sécurité que l'exemplarité d'une entreprise manifeste. L'audace de créer les aubes musicales, par exemple, est à la mesure de la provocation de les supprimer. C'est une liberté mal acceptée par certains, c'est un bien pour d'autres qui attendent plus encore d'eux-mêmes, ils veulent casser l'acquis pour oser la redécouverte des continents intérieurs.

Ce qu'il y a d'utopique est cette poursuite d'un entêtement innocent et volontaire contre toute satisfaction éphémère, une vie genevoise en mouvement, une vie genevoise aux aguets, une vie genevoise enracinée.

DESSIN GUY MÉRAT

L'usine à devancer le temps de Lewis Fry Richardson

Lewis Fry Richardson rêvait de faire la première prévision numérique du temps en 1922. Ne disposant pas d'ordinateurs, il avait imaginé mettre sur pied une usine à prévision employant 64 000 personnes. Le projet n'a jamais vu le jour mais il a constitué le point de départ de la prévision météorologique moderne.

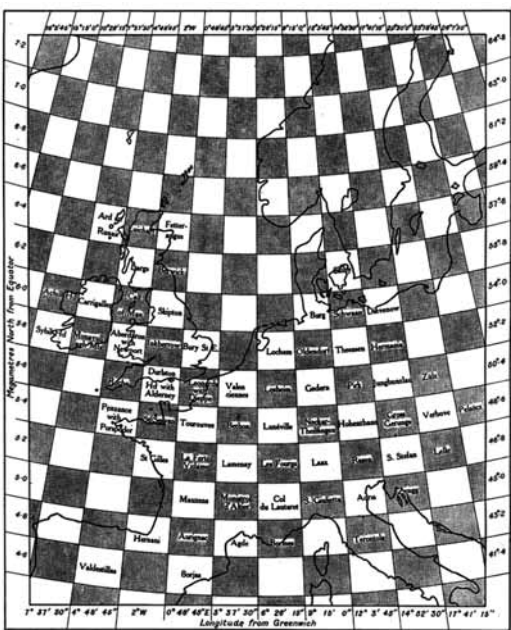
PHILIPPE JEANNERET

La circulation générale des courants et le comportement de l'atmosphère étaient déjà bien compris au début du XX^e siècle. Le Norvégien Vilhelm Bjerknes avait démontré en 1904 qu'une prévision était possible à condition de connaître avec une précision suffisante l'état de l'atmosphère à un instant donné sur la Terre entière, et de maîtriser les lois selon lesquelles cet état s'était développé à partir du précédent. Mais deux difficultés paraissaient insurmontables : l'assimilation de données provenant de la Terre entière – les échanges internationaux de relevés météorologiques n'existaient pas à l'époque – et le calcul même de la prévision. Ce point effrayait les spécialistes : comment résoudre la somme monumentale des équations dans un laps de temps assez court pour anticiper la réalité ? Lewis Fry Richardson avait son idée...

Né en 1881 dans une famille de quakers à Newcastle-upon-Tyne, dans le nord de l'Angleterre, il avait commencé par faire des études de physique, avant de se spécialiser dans les mathématiques. Ses premières années de recherche avaient été consacrées aux équations différentielles complexes et aux applications possibles des théories de Vilhelm Bjerknes dans le domaine de la physique de l'atmosphère.

En 1913, il devint directeur de l'observatoire de météorologie et de relevés magnétiques, une branche du Met Office, basée au Eskdalemuir Observatory, en Écosse. Mais l'Angleterre fut prise dans la tourmente de la Première Guerre mondiale et Lewis Fry Richardson dut partir au front en 1916. En tant que quaker, opposé à prendre les armes, il obtint de se faire engager dans le corps des ambulanciers en France. Profitant de ses moments libres, il notait toutes ses idées dans un manuscrit...

De retour en Angleterre en 1919, Richardson travailla auprès du Met Office, près d'Oxford. Quand ce dernier fut placé sous la direction du Ministère de l'Air, il remit sa démission, ne voulant pas que ses travaux soient utilisés à des fins militaires. Il fut alors engagé au Westminster Training College, en tant que directeur du département de physique. Période prolifique car elle lui permit de terminer ses travaux et de publier en 1922 un livre intitulé *Weather Prediction by Numerical Process*. Dans



Lewis F. Richardson, frontispice de *Weather Prediction by Numerical Process* (1922).



« Nous ignorons le monde des Cités obscures, mais ce monde ne nous ignore pas », écrivait en 1921 Lewis Fry Richardson. C'est pour capter les signaux issus de l'Univers obscur qu'il envisagea de construire un gigantesque observatoire. François Schuiten, *Les Cités obscures*, © Éditions Casterman.

cet ouvrage, considéré comme l'un des fondements de la prévision numérique, Richardson préconisait des techniques de calcul permettant de simplifier les équations. Ces dernières étaient effectuées à partir d'un état initial intégrant des mesures provenant de la Terre entière. Le Globe devait être découpé en tranches rectangulaires de 230 km (en latitude) sur 200 km (en longitude), ce qui donnait 3200 colonnes verticales autour de la Terre. On précisera que l'atmosphère était découpée verticalement en couches de 4, 7 et 12 km d'altitude.

Bien que des formulaires aient été prévus pour accélérer les calculs, il fallait environ 6 semaines à une personne seule pour réaliser l'ensemble des équations. Lewis Fry Richardson estima que, s'il faisait travailler 64 000 personnes

en même temps, la prévision pourrait être réalisée dans un laps de temps suffisamment court pour anticiper les événements. À l'image des ordinateurs modernes, sa « machine à prévoir le temps » faisait d'abord travailler des calculateurs en parallèle, puis faisait intervenir des compilateurs centraux pour synthétiser les résultats et procéder aux derniers calculs.

Le premier essai de prévision – que Richardson réalisa lui-même – donna des résultats assez décevants : l'évolution de la pression atmosphérique s'avéra complètement fautive, variant de 145 millibars en 6 heures (c'est pratiquement impossible dans la réalité).

Il subsistait en effet des erreurs de conception : Richardson procédait par tranches de trois heures, alors qu'elles n'auraient jamais dû excéder la demi-heure ; la cohérence des don-

nées initiales n'avait par ailleurs pas été vérifiée. Le procédé permettant de le faire – appelé « méthode des filtrages » – ne fut mis au point que quelque trente ans plus tard...

Avec le recul, force est de reconnaître que la « machine à prévoir le temps » était irréalisable, financièrement et humainement (64 000 personnes n'auraient pas suffi pour faire toutes les équations dans les temps impartis). Mais l'idée d'utiliser des équations régissant le comportement de l'atmosphère s'avéra être la bonne.

Plusieurs instituts et prix internationaux portent aujourd'hui le nom du savant, comme le Richardson Institute for Peace Studies de l'Université de Lancaster ou la récompense « Lewis Fry Richardson », décernée par l'Union européenne des géosciences.

De la théorie à la pratique

Le 5 mars 1950, Jules Charney, Ragnar Fjørtoft et John von Neumann réalisèrent la première prévision numérique du temps. Le système utilisé fut le calculateur électronique Eniac, installé à Aberdeen (Maryland, États-Unis). Sur ce « monstre » comprenant 42 armoires bourrées de près de 6000 relais, de 18 000 tubes électroniques et de bien d'autres composants, pas moins de trente-trois jours et trente-trois nuits furent nécessaires aux membres de l'équipe pour effectuer trois prévisions à 24 heures d'échéance. La prévision n'arrivait toujours pas à anticiper la réalité, mais les résultats étaient probants.

En 1952, Jules Charney envoya à Richardson un article dans lequel les travaux sur l'Eniac étaient décrits. La réponse de Richardson fut élogieuse : « Permettez-moi de vous féliciter, vous et vos collaborateurs, pour les progrès remarquables qui ont été accomplis à Princeton ; et pour les perspectives de nouvelles améliorations que vous signalez ». L'ère de la prévision numérique avait commencé...

Des équations pour les conflits armés

Lewis Fry Richardson ne limita pas ses recherches au domaine de la météorologie. À partir de 1926, il s'intéressa également aux causes des conflits armés, allant de la Première Guerre mondiale aux guerres de pouvoir des gangsters de Chicago. Il obtint même un diplôme en psychologie à 48 ans.

Comme il le fit pour la météorologie, il analysa ses données à l'aide d'équations différentielles et de probabilités, prenant en considération l'armement de deux nations et la longueur de leur frontière commune. Il mit en hypothèse que ces deux variables étaient directement proportionnelles et pouvaient mener à des frictions. Il poursuivit ses recherches sur les conflits internationaux jusqu'à la fin de sa vie, en 1953, tout en travaillant occasionnellement sur les problèmes de turbulence.



Las Pozas, Xilitla (Mexique), 2014

Electricité
Vitale
Vert

Fait ici,
pour ici.

Electricité Vitale Vert,
100% écologique et
100% locale.

www.sig-vitale.ch



Ce label suisse garantit la provenance de l'énergie et sa production selon les critères écologiques les plus exigeants d'Europe.

LES ÉNERGIES





DESSIN RETO CRAMERI

Le renard des Moraines

Au milieu d'un îlot de maisons, aux Moraines, non loin du Vieux-Carouge, vit paisiblement un renard. Il a creusé son terrier dans le terrain vague, sous une butte de terre camouflée par des plantes sauvages. Les rues adjacentes dessinent les contours de son espace de vie. Au-delà, la ville s'étend à l'infini. L'animal se sent en sécurité car personne ne vient ici le déranger. Seuls quelques jeunes s'y hasardent et profitent du lieu pour peindre des murs, loin des regards.

ELIAS BOULÉ / LARGESCALESTUDIOS

Un matin, alors qu'il pointe son museau hors de sa cachette, il est surpris de voir des inconnus se frayer des passages au milieu de la végétation. Ils grattent le sol d'une étrange façon et ramassent des ordures entassées là depuis des années. Quelques jours plus tard, les mêmes reviennent avec de la terre. Ils la disposent en plusieurs tas pour en faire des buttes sur le terrain, où ils plantent bientôt des pousses et des graines qu'ils arrosent généreusement.

Les mois passent et l'enthousiasme du goupil grandit en voyant son territoire devenir de plus en plus varié et coloré. Toutes sortes de légumes sortent de terre, et les humains sont toujours plus nombreux à côtoyer ce lieu. Ils apportent de la musique, des rires et des enfants et font vivre cet espace jadis si désolant.

Le terrain de jeu de notre renard s'agrandit au fur et à mesure que la nature se glisse entre les interstices du quartier. Les îlots verts, que l'on appelait parcs, se touchent et forment désormais un maillage végétal où il peut se déplacer librement, sans se heurter à du béton. La terre commence à nouveau à respirer.

Au loin, des structures étranges se déploient au-dessus du tissu urbain, oscillantes et tournoyantes au gré du vent et du soleil, produisant l'énergie nécessaire à la ville. Les routes sont devenues des promenades vertes et paisibles. Les immeubles se muent en de grandes falaises végétales sur lesquelles les oiseaux nichent et cohabitent avec les habitants. Des poules, des

chèvres, et même des vaches paissent entre les bâtiments. Abeilles, papillons, coccinelles et libellules fredonnent de leur côté une douce mélodie qui berce les fleurs, toujours plus fécondes et nombreuses.

Un beau jour, le renard des Moraines entreprend de traverser l'Arve pour découvrir ce qui se passe de l'autre côté de la rivière, où des barques et des bateaux naviguent, font traverser des personnes ou acheminent des marchandises. De grandes roues immergées dans la végétation qui recouvre les rives irriguent les cultures urbaines. Des viaducs aériens surplombent la cité où cyclistes et trains solaires circulent silencieusement.

Ce qu'il voit en pénétrant dans la cité le surprend. Les enfants jouent dehors; les places sont transformées en marchés parfumés et colorés; les artistes s'expriment librement dans les rues. En chemin, il tombe sur la forêt des délices de Plainpalais, regorgeant de fruits et d'animaux sauvages. Des arbres gigantesques surplombent le paysage. Sous leur ramure se découvrent des lieux plus intimes, des marchés aux puces, des espaces de rencontres et de jeux. Les savoureuses odeurs de cuisine et de thés épicés qui sortent de petites roulottes viennent picoter son museau.

En poursuivant sa promenade en direction du lac, l'animal découvre le quartier des artistes. Des sculptures émergent des fenêtres et des passerelles relient les anciens bâtiments des banques recouverts de fresques gigantesques. Le Rhône est devenu un lieu de baignade et de purification, gorgé de poissons et de lamantins. Ses rives sont dessinées par des gradins qui se poursuivent dans les eaux. Des couleurs tein-

tent ces marches et des arrangements floraux sont bercés par le mouvement de l'eau. Des tyroliennes traversent entièrement le fleuve, de grands arbres offrent leurs branches à des cordages et des filets pour jouer, et des toboggans font la joie des baigneurs.

En remontant le Rhône, il finit par rejoindre le lac Léman, ponctué de petites îles sauvages qui offrent des reposoirs aux oiseaux migrants. Attiré par des odeurs alléchantes, il aperçoit au loin les Bains des Pâquis. Notre renard se glisse alors discrètement sous la caisse de l'entrée où les humains font du troc pour accéder à la plage. Une pergola de glycine parfume sa déambulation le long de la jetée. Cette incroyable aventure lui a ouvert l'appétit. Heureusement, son flair ne l'a pas trahi: de la nourriture l'attend, ainsi qu'une bonne bière, sur fond de concert. Il se retrouve ici un peu comme chez lui, sur son territoire du jardin des Moraines.

Largescalestudios est une plateforme de recherche fondée en 2012 et reconnue d'intérêt public. Elle regroupe des personnes morales et engagées qui ont comme but d'offrir leurs compétences et leur expérience de manière solidaire, en faveur de la communauté pour un meilleur vivre ensemble.

Son projet *Nomad's Land* propose de construire ensemble des aménagements temporaires. À partir d'un jardin, l'objectif est de s'approprier des terrains en friche en attente d'un développement futur. Le potager urbain permet à chaque citoyen d'avoir un rôle dans la fabrication de l'espace public collectif.

Venez aménager et animer un recoin de nature au cœur de votre ville!

www.largescalestudios.com

Une ville à échelle humaine

De nombreuses associations s'appliquent, comme **Largescalestudios**, à rendre notre quotidien urbain plus vivable et agréable. Elles ont commencé à émerger lorsque Genève s'est aseptisée à coup de fermeture de squats et autres lieux alternatifs où la culture régnait sous un foisonnement de propositions.

Citons, parmi elles, la **Fabrique de l'espace**, collectif pluridisciplinaire de recherche et d'action dans l'espace public qui vise à «produire une ville habitable». Le **collectif Aïdec** se situe également dans la recherche-action et veut sensibiliser la population aux questions d'aménagement du territoire et à construire la ville avec ses habitants. **L'Association pour la reconversion vivante des espaces (ARVe)** se positionne aux côtés des politiques pour insérer la culture dans les projets d'aménagement urbain. Le **collectif Les Zinzins de l'espace** avait réalisé en été 2016 le projet «PimpYourStreet» dans le quartier en chantier de Soubeyran: organiser des ateliers participatifs avec les habitants pour aménager, valoriser et dynamiser l'espace public. Sans oublier les nombreux groupements d'habitants qui réinvestissent des lopins de terre pour les transformer en jardin potager communautaire.

Ces associations œuvrent toutes à leur façon mais souvent par des démarches participatives à transformer la ville pour la rendre moins stérile, plus rugueuse et en révélant ses qualités. Elles réhabilitent l'individu en tant que citoyen, acteur, habitant d'un lieu. Elles prônent la décroissance et le retour à des vies sensées – créer du lien social, valoriser le local, consommer conscient. Bref, proposer une alternative à la Genève grandissante qui se gentrifie à vue d'œil pour nous offrir une ville à échelle humaine... On les remercie.

Fanny Briand



G. MÉRAT

À la limite du monde

Il en avait fini par penser que c'était irréalisable. Un de ces rêves que l'on fait enfant, quand les après-midi d'été paraissent interminables et qu'il faut une éternité à l'ombre des branches du tilleul pour passer d'un bout à l'autre de la serviette posée à la lisière de l'eau.

VITTORIO FRIGERIO

Acette époque, il avait dû en profiter, même s'il n'était plus sûr, maintenant, si cela n'était arrivé qu'une fois, ou bien si vraiment, comme il se plaisait à s'attarder sur ces pensées. Parfois une ébauche de souvenir, un fragment d'image, remontait, vite dissipé. Mais il avait bien autre chose à faire. Et pendant qu'il s'occupait de tout cela, de ce qui compte, des urgences, de ses responsabilités, il oubliait de se souvenir. Il oubliait – on s'en doute – jusqu'au fait d'avoir oublié. Car la vie qui faisait semblant d'être une longue suite de moments indissolublement unis, cachait bien ses fractures, ses failles.

Son horaire était par ailleurs très bien organisé. Il suffisait de respecter l'ordre des diverses actions qui s'enchaînaient savamment, et à vrai dire sans bien grandes difficultés. Cela ne pouvait pas être trop difficile, autrement personne n'y serait arrivé. Et tout le monde y arrivait, devait y arriver. Enfin, pratiquement tout le monde. Les autres, on n'y pensait pas, on ne les voyait pas, si ce n'était éventuellement pour glisser quelques pièces de monnaie dans leur casquette au coin d'une rue. Obole compatissante, ou bakchich hypocrite pour

mettre le destin de son côté. Aussi loin qu'il s'en souvienne, il avait toujours très bien géré tout cela. Il avait tenu le rythme, comme un bon musicien. Comme un bon soldat.

C'était cela qui rendait la chose encore plus incompréhensible. La chose. Comment la définir autrement ? En réalité, ce n'était pas une chose, c'était une sensation. Pas une sensation, une suite de menues impressions. Il avait la langue rêche. Le matin au réveil, il se rinçait longtemps la bouche, frottait ses paupières collées sous un jet d'eau tiède. Mais il lui semblait que l'image renvoyée par le miroir était celle d'un homme perdu dans le désert. La peau séchait, les traits qui la veille n'étaient que suggérés se creusaient, créaient des ombres, des méplats qui ne lui correspondaient pas. Et cela ne faisait qu'empirer dans le courant de la journée. Rien de dramatique, entendons-nous bien. Rien de tragique. Rien, en fait, que quiconque eût pu même remarquer. En apparence, aux yeux des autres du moins, il paraissait n'avoir guère changé. Évidemment, il n'y avait personne pour l'examiner de trop près. Il lui arrivait de se regarder dans les vitrines des magasins, de chercher son image sur la fenêtre du bureau, éternellement couverte d'une couche infinitésimale de poussière apportée par la pluie. Lui aussi croyait sentir sur son corps le même dépôt imperceptible. Lorsque quelqu'un entrait le voir, lorsque le téléphone sonnait, lorsque le petit tintement

argentin d'un nouveau mail l'arrachait à sa concentration, c'était comme si la température avait encore monté. Il se recroquevillait comme une feuille verte jetée dans le feu.

Alors forcément, il lui fallut bien prendre des mesures. Pratiquement, il faudrait voir. C'était peut-être encore prématuré d'y songer. Il préférait au fond l'éviter tant qu'il le pourrait. Mais en attendant de se résoudre à une solution concrète, il découvrit qu'il y avait d'autres possibilités qui s'offraient à lui auxquelles il n'avait jamais réfléchi. Toutes simples. Il se rendit compte qu'il pouvait continuer de faire tout ce qu'il avait toujours fait, seulement d'une autre manière. Sans y penser. Le résultat – c'était cela qui était étonnant – ne changeait guère. Il se regardait simplement travailler, accomplir ces gestes que le temps et l'habitude avaient rendus si parfaitement automatiques que jusqu'à ce moment il n'avait jamais compris qu'ils ne dépendaient pas réellement de lui, qu'ils n'exigeaient pas le sérieux, pénible, et l'engagement, exténuant, auxquels il était accoutumé. Les mots également, les discours, les interactions inévitables avec les autres, ceux qui encombraient ses jours et son espace, acquiescent vite cette même aisance, ce détachement en passe de devenir une deuxième nature. Il s'entendait parler mais ne s'écoutait pas. C'était, pensait-il, comme s'il s'était retiré dans un château. Une forteresse toute à lui, entourée de douves profondes. Et au fur et à

mesure, avec chaque jour qui passait sans que rien ne laisse supposer que le monde s'était aperçu de sa retraite, les douves se creusaient encore davantage et s'élargissaient toujours plus. Les remparts de son domaine, inutiles, se lézardaient, croulaient très lentement sur eux-mêmes, perdant leur forme tout comme les murs d'un château de sable sous l'action des éléments. Quant à l'anneau d'eau qui l'avait ceint, magiquement, il était devenu une mer, un océan cernant une petite île idéalement circulaire, au bout duquel on peinait maintenant à identifier l'autre rive.

Vaguement, il sentait qu'il lui faudrait peut-être un jour concilier les deux réalités dans lesquelles il vivait, choisir l'une ou l'autre, et pour cela revenir dans un monde où les actions se payaient. Mais le moment n'était pas encore venu et au fond rien n'indiquait clairement qu'il viendrait jamais. Entre-temps, il laissait ses yeux se perdre sur la vaste étendue liquide qui isolait sa petite utopie secrète, son refuge insoupçonné, pendant que les journées se déroulaient en dehors de lui selon leur logique dénuée d'importance. Et à la lisière de l'eau qui l'attendait depuis longtemps était posée une vieille serviette sur laquelle l'ombre d'une branche inexistante ne bougeait pas.

DESSIN GUY MÉRAT

Du lancinant silence des vivants

Personne par les rues à dénoncer la butinée sadiquement martyrisée des milliards bruissants & pleurant si bel or – perlante offrande des abeilles. Nul par les sentiers de l'escarpe à prendre sur son dos le miel des glaciers au bleu terrible qui fond. Juste encore & toujours & partout la profiterole, l'immédiate petit chou de crème farci à la vanille, le gland sursucré noir bien bio d'un chocolat frappé d'amandes & de noisettes, dessert replet qui plaît tant aux portefeuilles des familles, celles qui sans cesse convoquent Dieu sous toutes latitudes pour dédouaner de toute âme, de toute conscience, de toute responsabilité les tueurs en série que sont aujourd'hui les vivants hallucinés sur leurs divans qui fondent.



Elle avait au sein la perle douce du chapelet brûlant des trente-six mondes.

Photographie Jean Firmann

JEAN FIRMANN

Puisque nous errons de naissance à mort à pieds nus par le monde, puisque chacun en tient telle la libellule en sa libre façon l'authentique & gracieuse manivelle. Qu'il reste cependant amoureux enfin à enclencher. Ce poème certes ne fera pas l'affaire. Les ténèbres, la lumière par le journal des Bains y bruissent de colère & d'amour sincères cependant !

Petit pingouin tombé des pôles

Petit pingouin, petit pingouin, petit pingouin descendu à plumes & bec raide du nord brûlé des mondes
 Petit pingouin, descendu tout dessoudé sous les bras où lui couvaient brûlantes des ailes
 petit pingouin descendu de la face nord du monde où les glaces fondent où les glaces au socle de la terre comme d'immenses immeubles gratte-ciel

comme des maisons blanches qu'on voit dans l'empire des villes vastes hautes tant que les paquebots du faux nouveau monde en hurlant s'arrachent au socle si profond de la terre implacable sous le ciel comme un caillou qui en plein drame se réchauffe
 au monde prétendu nouveau petit pingouin, petit pingouin, petit pingouin cul nu des plumes, cul nu des plumes et le front têtue si haut, le front si beau petit pingouin arraché des pôles petit pingouin déboulé du monde par falaises entières bleues en fracas gigantesque & pans entiers qui dans la mer échaudée s'écroulent debout des pattes venu du grand nord par le monde
 petit pingouin, petit pingouin, petit pingouin qui le trouva le monde tout cochonné, hideux, pas beau du tout car ils avaient tous des écrans demi-bleus entre eux et nous pour de ne plus rien voir, pour ne plus rien jamais voir des écrans solides, oui des écrans, entendez bien ce que cela veut dire des écrans, des écrans, solides des écrans comme des murs, comme des murs où s'écrase l'araignée vivante aux dix-huit pattes d'amour

de la réalité charnue du monde plus jamais rien du tout, plus jamais rien du trou où se blotissent les musaraignes plus jamais rien du tout qui debout reste beau plus jamais rien du tout que ce que la méchanceté algorithme déguille de ce trou grand ouvert de tout que j'aimais tant quand nous allions d'amour ô belle & pâle merveille
 respirer les fleurs à l'osé parfum cisillant doux de ses impudiques vapeurs & de ses jus audacieux d'amour & d'éclat sévère & si blanc aux naseaux soyeux splendides
 quand ma mère & mon père m'avaient dit en silence têtue fermé dans une boîte d'olivine que de gloire follement jouie au bord d'un lac de demi-montagne
 ils m'avaient petit pingouin chéri un soir de gloire charnelle vers Interlaken balancé joyeusement au ventre effrayé du monde où levé chaque matin le soleil luit où chaque nuit si doucement se lève païenne & ronde par le ciel l'hostie mordue par les partisans prétendus & les têtards, les *traders* assassins aujourd'hui par la Terre de nos vies.

Passage de l'épaule

Il faudra le bon cœur
 il faudra le doux battement du bon cœur et cette délicatesse, il faudra, oui cette délicatesse qu'ont les étoiles au ciel jusque si haut dedans qui tremble

Il faudra le haut cœur
 il faudra le battement fou du haut cœur et cette puissance, il faudra, oui cette puissance qu'ont les étoiles au ciel en plein dedans de nous jusque si vaste par tout qui tremble

Il faudra le grand cœur
 il faudra le battement large & doux du grand cœur et cette bonté féroce, il faudra, oui cette bonté têtue qu'ont les étoiles au ciel jusque si fort en l'aimant tournoyé à mille lieues stellaires des mondes.

Un monde presque parfait

La journée s'était idéalement déroulée. Comme chaque jour par ailleurs. Sitôt le locataire de l'appartement sorti, l'ordinateur central avait donné ses ordres à tous les robots ménagers de la maison.

PHILIPPE CONSTANTIN

La literie avait été changée, lavée et séchée en un tour de main. Les aspirateurs avaient traqué la moindre trace de poussière dans tous les recoins de chaque pièce. Les sols avaient été récurés et le mobilier désinfecté tandis que, de son côté, le réfrigérateur triait les aliments et passait ses commandes. Quelques minutes plus tard, il recevait les cartouches alimentaires demandées et les transmettait à l'imprimante 3D qui se chargerait de concocter le menu du soir.

Léonard, le robot préposé aux objets d'art détruisait toutes les peintures et les sculptures qu'il avait imaginées la veille pour en refaire de nouvelles. En aucun cas les habitants de la ville ne devaient s'ennuyer ni vivre dans un quotidien au décor toujours identique.

Le système communication/information préparait quant à lui un programme personnalisé pour la soirée. Sélection tronquée des nouvelles du monde, jeu de télé-réalité factice, film de détente qu'il réalisait à l'instant même en fonction des goûts du résident, ainsi qu'un livre écrit en moins de 15 nanosecondes, auquel il venait de mettre un point final et qu'il lirait au locataire avant qu'il ne s'endorme, par l'entremise d'un casque à réalité augmentée en à peine autant de temps qu'il lui avait fallu pour l'écrire.

Ces dernières semaines, pourtant, le locataire subissait une surveillance rapprochée de l'ordinateur central. Les multiples senseurs du lit avaient détecté une activité anormale des pulsions de sa libido, malgré ses rapports avec Eve, magnifique androïde de classe 2, qui chaque jour avait pour mission de satisfaire toutes ses envies. Celle-ci avait éprouvé un intense chagrin d'apprendre qu'elle ne lui suffisait peut-être plus, ainsi qu'une peur panique qu'on ne la mette au rebut comme n'importe quel vieil humanoïde de la série précédente.

Léonard également avait beaucoup souffert des changements perçus chez le résident. Bien qu'il ait pu réaliser n'importe quelle œuvre d'art, il ressentait que rien n'intéressait plus vraiment son unique spectateur. Il avait décelé qu'au contraire celui-ci semblait montrer des velléités de créer par lui-même, chose impensable.

Mais il y avait pire sans doute. Tous les capteurs de la maison s'étaient mis en alarme à la découverte de divers résidus végétaux ramenés par le locataire. Des fragments de plantes, de fruits, de légumes, d'herbe. Autant de choses qu'on ne pouvait trouver en ville. Les détecteurs les plus sensibles avaient senti, fait plus inquiétant encore, des traces infimes de sueur étrangère et des débris microscopiques de peau d'autres êtres humains, probablement sauvages.

Le résident de l'appartement travaillant au programme de recherche de reproduction des cyborgs, on avait pensé dans un premier temps qu'il avait dû se rendre au parc des humains non conformes pour chercher un spécimen

dans le cadre d'une expérimentation. Mais si tel avait été le cas, l'ordinateur central de l'appartement aurait dû le savoir. Les protocoles pour toute sortie étaient drastiques et ne se faisaient qu'avec l'accord du terminal qui gérait l'ensemble de la ville et était en réseau permanent avec toutes les autres unités informatiques.

La chose s'étant reproduite à plusieurs reprises, le locataire était sensiblement passé d'une classe de danger 1 à une classe de danger 5.

Betty, le robot ménager de la cuisine, désespérait à son tour. Ses recettes semblaient ne plus avoir de goût aux yeux de l'habitant de l'appartement, comme s'il avait perdu tout appétit. Pourtant, tous les senseurs de la maison étaient au vert sur son état de santé. Les centaines d'analyses effectuées chaque jour sur lui ne montraient aucune maladie ni aucun dérèglement de quelque ordre que ce soit. D'ailleurs, il était stérilisé plusieurs fois par jour, comme tous ses congénères vivant en ville et médicalement assisté par de nombreuses molécules de synthèse, incorporées dans la nourriture, qui le prémunissaient de toute affection.

Quand le matricule B-429-531.Y.ND5 (niveau de danger 5) rentra, l'appartement était comme chaque soir dans un état de propreté parfaite. Nouvelles peintures aux murs, nouvelle décoration, la table servie, repas fraîchement cuisiné après être sorti de l'imprimante 3D, programme télévisuel en 3D également conçu spécialement pour lui, douche, bain, massage, tout était prêt pour qu'il bénéficie d'un accueil parfait, à commencer par Eve, évidemment, plus jolie que jamais.

Que pouvait-il vouloir de plus ? Sinon que ses incartades récentes dans la zone interdite, hors de la ville, lui avaient fait découvrir un nouveau monde. Une horde d'hommes et de femmes vivant dans les bois, sales, accompagnés d'autres êtres humains beaucoup plus petits et qui criaient sans cesse, qu'il apprit être en fait les enfants des plus grands.

Cet univers avait révélé mille désirs, enfouis au fond de son âme et qu'il n'avait jamais soupçonné exister.

Il se glissa sous la douche, encore tout remué par ce trop-plein de découvertes et de sentiments qui le submergeaient. La porte automatique de la salle de bain se referma hermétiquement sur lui et l'eau se mit à couler sur sa peau, comme pour le laver de ce surplus d'émotion.

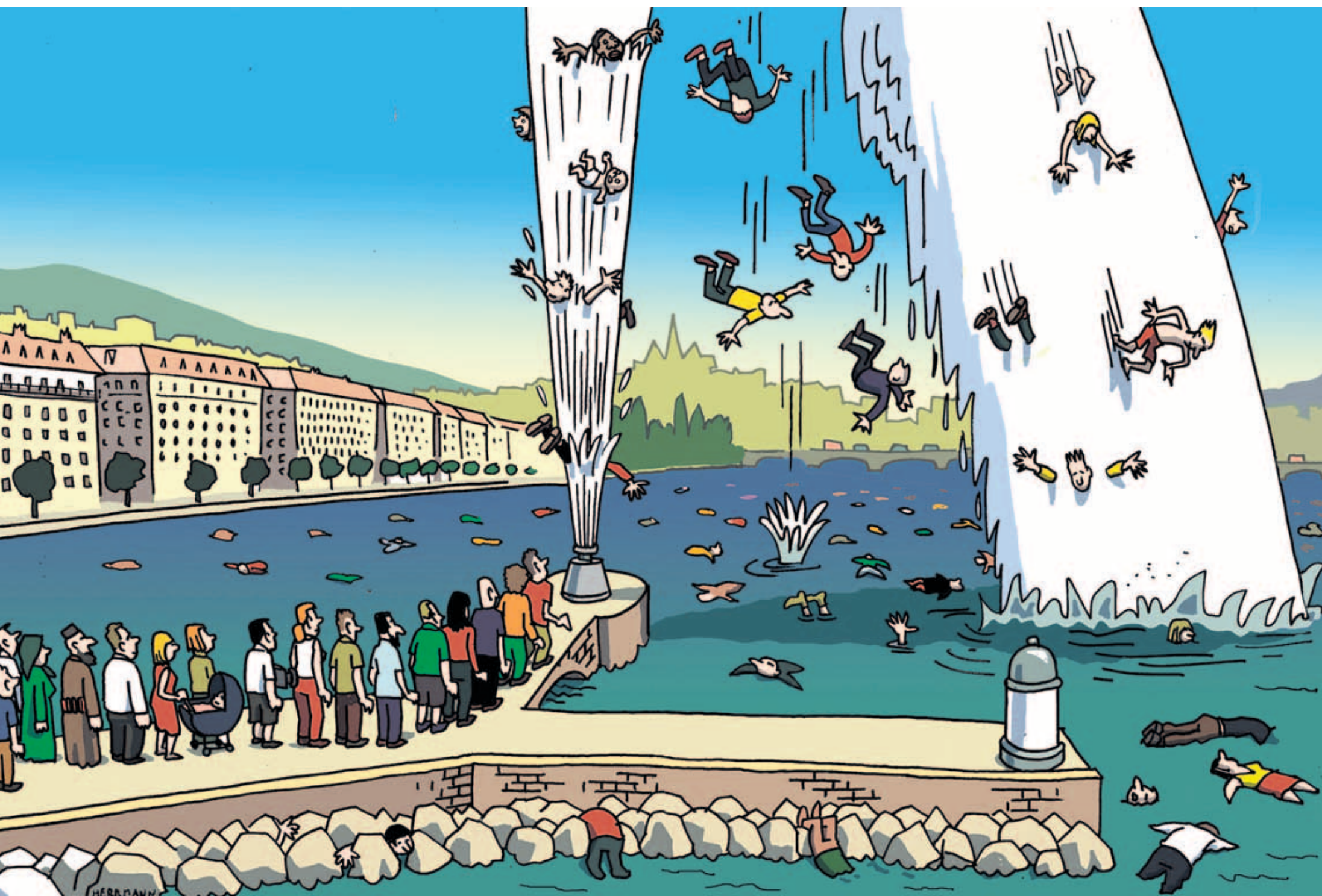
Les jets de la baignoire commencèrent à masser son corps avec toujours plus de force et le tuyau de la douche glissa derrière sa tête. Dans un mouvement de liane, il s'enroula soudainement autour de son cou pour l'étrangler et l'immobiliser sous l'eau du bain.

La scène ne dura que quelques instants. Les jets avaient remplacé l'eau par de l'acide. Le corps du matricule B-429-531.Y.ND5 disparut à jamais dans les égouts de la ville, loin de toute révolte, de tout désir et de tout sur-saut individuel.

Enfin, la cité pouvait reprendre son rythme.

DESSIN GUY MÉRAT





DESSIN HERRMANN

Quitte à noyer le poisson (petit traité de génocide sous-lacustre)

Le problème, ce n'est pas tant le climat, les armes nucléaires, la déforestation ou la désalpe, le problème, ce sont les huit milliards de petites métastases qui s'agitent sur la planète et lui rongent peu à peu le corps. À l'échelle du système solaire, ça ressemble certes à une jolie éruption urticante, mais pas de quoi sonner le tocsin, réserver le bloc opératoire et lancer le processus chimio. Quoique...

MICHAËL PERRUCHOUD

Les maladies, on le sait, il convient de les traiter avant qu'elles ne se répandent, et notre bonne vieille Terre va finir par claquer à force de se croire trop solide. Elle ne veut pas croire que l'alerte est sérieuse, mais les faits sont là : trois millions d'années depuis la première cellule suspecte, deux cents ans depuis l'industrialisation et la multiplication des émissions toxiques, ça commence méchamment à sentir le roussi. Alors, foin du processus chimio, cernons le problème et radicalisons la solution.

Bon, au niveau du problème, pas besoin d'être grand clerc. Tout ou presque vient de l'humain, son orgueil, ses excréments et ses passions. Et quand on passe l'espèce au microscope on renonce vite fait à lui trouver des vertus surprenantes, des élans reluisants. Pas besoin de grand réquisitoire, la simple lucidité est implacable.

Passons donc à la solution, elle est simple. L'humanité a voué aux gémonies, avec raison, les tentatives de génocides partiels qui ont parsemé son histoire et qui s'apparentaient souvent à de l'ignominie à l'état brut. Le meurtre individuel, le massacre ou le pogrom sont dégueulasses, et les additionner ne fait qu'augmenter leur potentiel vomitif.

Mais le génocide total, égalitaire et unanime, relève d'une autre catégorie, transcende la fange, touche du doigt la pureté. Ce passage global à la javel serait le grand-œuvre d'une humanité choisissant l'euthanasie plutôt que la décadence.

L'organisation d'un tel événement demanderait certes une logistique solide. Huit milliards d'humains, à pied, à cheval, en car et en train, convergeant vers la région lémanique, on ne voit pas ça tous les jours.

Pourquoi le Léman ? Parce que le lac est scintillant et bien profond, et parce que Lavaux en automne et la rade genevoise hors période de brouillard constituent le digne écrin d'une scène finale. Et puis, chauvinisme oblige, l'agonie de l'humanité sera frappée de l'estampille *made*

in Switzerland ou ne sera pas, ne serait-ce que pour donner aux CFF une occasion de démontrer que tous les trains arrivent à l'heure et que nul retardataire ne sera toléré à la fin du monde, comme d'ailleurs à la rentrée des classes.

Et là, sonnez les trompettes de Jéricho, la fanfare du Titanic, tout le monde à la flotte pour une jolie noyade collective. Afin de tirer la population vers le fond sans rémission possible, une lecture de l'augmentation des primes dues aux caisses maladies, le décompte des embarcations de fortune tentant de gagner l'Europe, l'évocation des guerres inutiles ayant fleuri durant le dernier siècle ou l'écoute de l'intégrale de Céline Dion à haut volume devraient suffire, mais les solutions alternatives ne manquent pas. Vous pouvez d'ailleurs envoyer vos propositions au siège de l'ONU, rédigées en cinq exemplaires, si possible deux semaines avant l'apocalypse, le cachet de la poste faisant foi.

J'entends déjà rire les sceptiques, prétendant que l'humanité ne rentrerait pas dans le Léman. Eh bien si, et assez facilement. Faisons-nous techniques un instant. Huit milliards d'êtres

humains, à 62 kilos de moyenne (ouille, j'ai un peu pris ces temps-ci), et avec une densité post-inhalatoire, c'est-à-dire une fois les poumons bien emplies de flotte, de 945 kilos par mètre cube, on en arrive à la conclusion suivante : l'humanité noyée représente environ 525 millions de mètres cubes.

Le lac, quant à lui, arbore fièrement ses 89 milliards de mètres cubes de flotte. C'est dire que la question le concerne assez peu. Une fois qu'il nous aura tous avalés, et digérés, son niveau aura augmenté de moins d'un mètre. Une jolie crue certes, mais pas digne d'un raz-de-marée, de l'écume, quelques bulles pour faire joli, et puis une espèce aussi imaginative que néfaste passera au rayon des souvenirs.

Finalement, la mort de l'humanité, c'est Ouchy et les Pâquis dans l'eau jusqu'à la taille, des grenouilles à la rue du 31-Décembre et des nénuphars à Évian. Pas que quoi fouetter un chat, décidément.

Merci à Stefan Ramseier Gentile pour les calculs auxquels j'aurais été bien en peine de me livrer tout seul.

**EDEN MIZRAHI**

L'illustration d'Eden Mizrahi, élève graphiste de 3^e année au CFP Arts, séquence de manière subtile l'allégorie de la fin de l'adolescence par le plongeon dans l'univers mystérieux du monde adulte. De manière sensible et poétique, le jeune s'éveille de façon progressive en rêvant d'un avenir harmonieux. Il surmonte ses craintes, s'ouvre à l'inconnu et se défait de l'assise protectrice du cocon familial. Rassuré, il s'élance vers l'aventure.

Frédéric Ottesen, directeur CFP Arts



PHOTOGRAPHIE EDEN LEVI AM

Léo de Hurtebise

Tôt ce matin les ouvriers sont venus déposer des alinéas, des substantifs, des adjectifs et un cent de verbes au pied de la page. Les travaux commencent tout de suite. Un instant j'ai pensé me tirer d'affaire en empilant les cubes de couleur du vieil abécédaire qui dormait dans le coffre à jouets. Mais la fin de la récréation avait sonné depuis longtemps.

JEAN-LUC BABEL

Contrairement à l'usage en vigueur dans les faits-divers où on rebaptise les personnes qui ont quelque chose à cacher, nous l'appellerons Léo, qui est son prénom véritable. L'homme ne craint pas le plein jour. Il le porte par-devant à hauteur de front comme faisait Diogène, l'homme-chien au falot. C'est un rare bonheur de le rencontrer au coin d'une rue, quand il n'est pas sur l'eau lacustre, Léo, ce descendant recitiligne des habitants des pieux. On dit aujourd'hui qu'ils n'ont jamais existé, qu'ils sont un phantasme de la Belle Époque, la si bien dite. L'histoire c'est aussi les histoires.

Je ne suis jamais allé en bateau. Depuis mes lectures de l'adolescence les lacustres vivent sur papier. Ils sont aimables, un peu blaireaux, partageux. Ils s'aiment, cela se voit, enfants, femmes et hommes. Ils tiennent chaud comme les livres.

Léo, je l'ai rencontré pour la première fois dans une vieille ville déserte. Au crépuscule du matin je descendais les Degrés-de-poule. Il était cinq heures en été et sur mes épaules tomba la plus douce des pluies : les notes qu'égrenait le carillon de la cathédrale, peut-être la Clémence en personne. Sortant du tunnel je m'aperçus que sur la musique de Rousseau je chantonnais non pas les vers du maître mais, à mon insu,

éhontément, les rimes sacrilèges dont enfants nous faisons nos délices :

*Toyu boyu ta mère n'y est plus
Elle est allée à la fontaine
Toyu boyu ta mère n'y est plus
Elle est allée laver son...*

Un homme, dans la demi-obscurité, adossé à la grille du temple luthérien, se marrait en douce et faisait mine d'applaudir. Il avait entendu. Il me désigna, tout proche, le palais de justice et, passant son bras sous le mien, prétendit m'y traîner pour crime d'inconvenance.

Nous avons lié amitié sur un banc de la promenade Saint-Antoine que le soleil levant noyait de mille feux. Je ne sais de quoi nous avons parlé, ni même si nous avons parlé. C'était à l'âge de papier. La ruche s'éveillait, toute vibrante des vélomoteurs livreurs de journaux qui butinaient de porte en porte. Le bourdon enfla, puis faiblit. On ne l'entendit bientôt plus, et nous nous sommes levés et chacun est parti dans une direction opposée.

*

Léo est exagérément amphibie, il se disperse, insaisissable, mais il pratique la vertu qui rachète tous les défauts : il répond aux S.O.S. Il ne tient pas un journal de bord, il n'écrit pas. Il aimerait que les choses s'écrivent d'elles-mêmes, ce qu'elles font peut-être, ce qu'elles font sûrement, nous ne savons pas déchiffrer

les vides entre les branches défeuillées ni, l'été, les vrilles folles des vignes.

Avec celui qui le tient, il arrive que, bille en tête, le stylo se comporte comme l'acteur suggérant un bémol ou une cédille au metteur en scène. Le scribe refuse le débat. Mauvais coucheur, il se tourne vers l'instance la plus haute : le dictionnaire, lequel donne tort au stylo, par principe et par préjugé de classe.

Ceux qui écrivent, par nature claustrophiles ou, d'un mot plus musical, parcimonieux, savent se satisfaire de soupentes, de troisièmes dessous, dans quoi ils bougent avec des gestes mesurés. Idem les navigateurs dans leur cambuse, je présume.

Nous sommes aux Woodrow Bathing Follies, anciennement Bains des Pâquis. Léo quitte le *Dream Fishing IV* barré par Konrad Witz junior. Il gagne la rive gauche.

À pied ?
Oui, pourquoi ?
Sur l'eau ?
À vous de voir.

*

Léo se souvient du vieux nom d'un coin de terre : Hurtebise, car le vent noir froid frappait de plein fouet ; les vagues d'eau brisaient les coques mieux qu'un casse-noix, bondissaient gonflées comme des quads, légères comme ces buissons errants des déserts américains, les *tumbleweeds*, en français *amarantes* mais qu'est-ce que les précieux viennent faire dans mon western ?

C'est qu'ils dévastent tout, les vandales. Les cafés ont changé de décor. On mange sur ardoise comme à Cro-Magnon et la grotte est ornée de peintures repoussantes. On a mis des tables hautes pour les mangeurs debout. Ensuite à ces tables hautes on a collé des chaises hautes, sur lesquelles grimpent des vieux bébés ventrus en culotte courte mais on ne fume plus. Les vitres sont fumées. Le verre de vin est à huit francs. On parle à voix basse pour ne pas gêner les réticulés sociaux.

On crée un trou noir, deux trous noirs, trois. On tue un quartier.

Léo ne tolère que le vin rouge. Il me prend parfois avec lui dans ses imbibitions d'avaleroyaume. Nous nous donnons rendez-vous à deux heures de l'après-midi, par exemple à l'une ou l'autre extrémité de la rue des Eaux-Vives (*sic*), à la Nautique ou au Remor. J'emploie les noms génétiques, dans cette ville les enseignes changent plus vite que le cœur des vivants.

Nous commandons du vin rouge, le buvons avec respect. Puis nous passons au bouchon suivant. Je suis parce que je ne sais pas dire non – à contrecœur, ayant toujours ressenti une horreur sacrée à l'approche d'un buveur, un vrai. Je n'ai rien à perdre, tout à gagner. Léo est maître dans l'art de la conversation, qui est libre échange, qui n'est pas marchandage. Sa parole est capricante : têtue, sautillante.

Vers huit heures nous buvons toujours erratiquement. La faim commence à me tourmenter

mais je n'en dis rien car je connais la riposte fatale, cinglante: *Quand on boit on ne mange pas.*

Parfois je craque. Le corps glorieux c'est un passetemps bon pour les petits saints du calendrier. Je pars manger hors de vue, à côté, en face, n'importe où, n'importe quoi, pour le rejoindre une demi-heure après. Je dérois. Il me met en garde, s'improvise diététicien: *Du rouge, que du rouge, foutredieu. La bière gonfle. Vise la gueule des Allemands. Manger, il le faut bien, mais quoi? Les huîtres? Les algues? Les oursins... bonjour la marée grasse.*

L'agnelet provençal est nourri aux antibiotiques, pauvre ravi de la crèche! (L'interjection concerne-t-elle l'ovni ou moi l'ovni?) Il y a du moisi jusque dans le pain, des taches bleues sur les flans caramel, du roquefort dans le saumon. Par contre, jubile-t-il rigolard, le cochon tu peux, c'est bourré de pénicilline! Pas de danger. En plus c'est bon pour ce que tu as.

Il me prend pour moins qu'un bretzel, un demi-sel, un soiffard du samedi. Il en a contre les cochons, il me compte au nombre. Le sous-entendu est lourd de menace.

L'ivresse (je risque une métaphore cycliste) c'est la flamme rouge qui annonce le dernier kilomètre. Elle ne captive que les ivrognes qui, comme elle, brûlent d'arriver. Léo ne buvait pas de ce pain-là.

*

Il cultivait sans hâte les amours brèves. Globe-trotteuse: la jeune femme méritait ce nom de patte d'araignée qui tourne inlassablement autour du cadran. Faisant étape à Genève où siégeait son éditeur, elle ne bougeait pas de sa chambre d'hôtel. Léo lui rendit visite. Elle écrivait à une petite table d'acajou et ne se leva pas de sa chaise. Léo, d'émotion, laissa tomber son bouquet et s'aperçut, se baissant, que la bourlingueuse trempait un gros orteil martyr dans une cuvette d'eau douce.

On détecte la composition chimique d'une étoile située à cent années-lumière et la recette de Coca-Cola reste inconnue. Mais moi vous me croirez quand je vous aurai dit que les deux pigeons s'aimèrent à la folie, qui est l'avant-dernier pétale sur la rose des temps.

*

L'un ou l'autre hiver, la bise et les vagues ont sculpté un linceul de glace autour d'un fanal. Ce spectre dressé en bout de jetée, dans un drapé qui chatoyait à la lune, était à couper le souffle. On s'en écartait superstitieusement. Les corbeaux se signaient et se hâtaient vers leur tanière.

Naquit une légende, alimentée par la disparition inexplicable de Léo de Hurtebise. Moi qui l'ai suivi mot à mot, je peux dire que sa mort fut naturelle et qu'il ne fut statufié ni en sel ni en glace. Des plaisantins ont carrément mis en doute son existence charnelle, évoquant un mauvais coup de froid attrapé dans une parenthèse qui ferait mal.

J'ai replié mon double hexamètre, démêlé les pinceaux à la térébenthine, emporté les chutes de périphrases pour les enfants.

Je ne bois plus, presque plus. Des fois j'achète une bouteille de vin rouge au kiosque à journaux, on trouve aussi du pain, plusieurs sortes de pain, des sodas, des biscuits, des œufs, des cacahuètes, des chocolats, des boîtes de fayots qui dépannent le dimanche tard, quand un revenant frappe à la porte.

Je choisis le millésime le plus récent, je crains les vins qui restent debout dans la lumière. Je pose la bouteille sur le comptoir encombré de sucreries. La marchande, les yeux pétillants de curiosité: *Est-ce que c'est bon? Elle me pique mon texte ma parole!*

Ce serait à moi de poser la question. Elle est Oranienne. Je dis quelques mots qui me restent de là-bas. Elle rit. J'aime les gens qui aiment leur métier. C'est grâce à eux si la Terre tourne rond et ronde, la Terre et les autres étoiles mortes.

Le grand blues d'une huître

J'me les gèle
J'me les gèle
En plus voilà qu'arrive
Le camion Vivagel
J'me les caille
J'me les caille
Se pointe pour mon malheur
Le couteau de l'écailleur
J'uis pas sortie de l'auberge
J'ai le grand blues
Adieu
Grande bleue

JEAN-LUC FORNELLI

Phénomène

J'ai pris un coquillage
J'ai entendu la mer
Elle m'a parlé oui
Parlé
Elle m'a dit
Si tu ne ranges pas ta chambre
Tu seras privé de dessert

Au bord
De la crise de nerfs
La mer

Ça alors

La neige tombe beige
Qu'est-ce que c'est que ce manège
Inouï fit l'esquimo climato-convaincu
Sans jeu de mots en plus

Les vapeurs bénéfiques

Il fait bon chaud dans le sauna
Fondent les toxines
De la fondue divine
D'ailleurs pourquoi ça s'appelle comme ça le sauna?
Parce qu'après on te versait d'ssus un seau d'eau gelée tu vois
Le seau na
Le choc thermique les frissons
J'te dis pas
La punition
A gla gla
Le seau na
Tu comprends?
Tu comprends pas...

La femme du gardien du sauna

Mon amour
Mon sugus
Tu sens encore l'eucalyptus
Moi là
J'ai l'impression de sortir avec un koala

Fondue foutue

Hier aux Bains
La fille de l'air
M'a posé un lapin
J'aurais dû me méfier
Ça m'a foutu en l'air
Ma soirée fondue
Je voyais déjà nos corps
Plus tard se fondre drus
J'avais deux bons
Gratuits en plus
Je l'ai eue dans l'...
os
C'était vraiment craignos

L'éducation d'une huître de Marennes-Oléron

- Moi, quand je sens le parfum du citron: je m'ouvre! Ça sent tellement bon, le parfum des citrons!
- Ça va la coquille? Tu serais pas un peu con? Tu sais bien que quand pour eux ça sent le sapin, pour nous ça sent le citron. T'as le Q.I. d'un videur dis-donc...
- Bon bon, d'accord... J'le ferai plus, M'man!

Reine des abeilles blues

Reine des abeilles
C'est pas ça
En un seul viol pardon
Vol nuptial
Avec quinze mâles faire l'amour
Accoucher
Deux mille fois par jour
Bonjour

Pamelo Anderson

Grace à Alerte à Malibu
J'ai voulu devenir maître-nageur
Erreur
Qu'est-ce qu'on s'est fait chier
On en vient presque à espérer un noyé
Encore mieux une noyée
Ô mais c'est pas vrai
J'en vois une enfin
Plouf
Ouf

Tel le vautour

Le moineau dans mon assiette
Ne se contente plus des miettes
Y m'a piqué ma côtelette

Folle la guêpe

Toi je ne te conseille pas
De voler autour de mon plat
Ou il t'en cuira
Pch pch va-t'en
Va-t'en toi
Va-t'en maintenant
Pch pch
Et voilà
C'est froid

P.-S.:
Aïe
Elle m'a piqué en plus

Le potache du coin

J'ai mis mon maillot de bain aux Bains
Rien de spécial
Quand je l'ai retiré
Dans la section réservée aux femmes
Le drame

Le k social

abcdefghijkl k
lmnopqrstu
vwxyz

U tant pis

abcdef
ghijklmno
pqrst vwxyz

Le naturaliste des saunas

T'as vu
On croise jamais de homard de crabe de crustacé dans un sauna
Ça leur rappelle trop le boulot

Solution:
L'eau bout
Bout l'eau
Hi hi hi
J'ai compris
Fit le bulot

L'annonce véridique

«C'est l'heure la baignade est désormais sous votre responsabilité
Surveillez les enfants et les pickpockets»
Savais pas que les pickpockets ne savaient pas nager

Généreux?

C'est bien de donner du pain au canard
Quand même pas toute la boulangerie connard

La tournée d'adieu de la puce de canard

Bientôt l'hiver
Je retourne au plumard
À l'été prochain
Au revoir
Ô que non malheureux
Ce ne sont pas mes adieux
Juste un petit sursis
Merci
Hi hi hi

Supergelatinewoman

MICHEL FÉLIX DE VIDAS

Dans la nature, il n'y a ni récompenses ni punitions; il y a des conséquences.
Robert Green Ingersoll (1833-1899)

1^{er} août 1931, fosse des Mariannes

Extrait du carnet de bord du professeur Campirov. Je suis océanographe sur le HSM Challenger, 7^e du nom. Notre sonar de dernière génération a mesuré, pour la première fois dans l'histoire, un point ultime situé à près de 10 900 mètres sous le niveau de la mer ! Nous ne savons rien de la vie dans les fosses subaquatiques, c'est un monde impénétrable comme celui du cosmos. La quête des origines de la vie reste un immense défi. Je suis convaincu que la réponse à cette question passe par l'exploration des abysses tout comme celle de l'espace.

Sur la ceinture du Pacifique se tiennent 90% des volcans du globe, ainsi que les zones hadales les plus profondes. Par les fissures ouvertes, le sang de la Terre se déverse avec constance. Pour atteindre les abîmes, il faut plonger à plusieurs kilomètres de profondeur. Seuls les fantômes peuplent ces ténèbres. La plupart de ces êtres surnaturels n'ont pas de noms. À l'abri de notre atmosphère, la nonchalance n'a pas sa place. Ce sont les survivants du monde obscur.

29 septembre 1969, Queensland, Australie

Un minéral gorgé d'eau provenant de l'espace a été identifié pour la première fois dans la météorite de Tenham. Le « Cristal de Ringwoodite » doit son nom au spécialiste des sciences de la Terre, Ted Ringwood (1930-1993).

Dans ces gouffres océaniques, les cheminées hydrothermales forment des courants rapides qui remontent vers la surface. Elles servent d'ascenseurs aux spectres. C'est au pied de ces catapultes naturelles que vit un organisme gélatineux inaccessible à l'homme. Il semble protégé par des créatures bioluminescentes, comme cette méduse aux longues jambes venimeuses ou celle qui possède un incroyable gyrophare. Voici un autre gardien encore plus dangereux : le calamar de verre. Il utilise sa transparence comme camouflage.

26 mars 2012, mer des Philippines

Le petit-fils du professeur Campirov devient la première personne dans l'histoire à atteindre, en solitaire, cette antichambre de l'enfer par 10 898 mètres de fond. Lors de sa vertigineuse descente apparaissent à travers les hublots des curiosités fantomatiques en suspension, davantage proches de chimères que d'êtres tangibles. L'exploration des abysses s'apparente plus à l'exploration spatiale qu'à l'océanographie. L'ampleur et la complexité du décryptage des profondeurs nécessitent un quadrillage tridimensionnel des fonds et des créatures qui les hantent. Les scientifiques identifient un petit être insolite qui vit dans cette fosse océanique.

Il est nommé « Cyanea Capillata Challenger Deep » du fait qu'il a été découvert au point le plus profond jamais mesuré et qu'il possède un corps gélatineux et des filaments capillaires à l'apparence d'une crinière de lion. Encore plus stupéfiant, les chercheurs mettent en évidence un processus de création analogue à celui du cosmos. De même qu'il existe des pouponnières d'étoiles, ils ont découvert une nurserie abyssale.



DESSIN NAÏMA PASCHE

12 mars 2014, hémisphère Sud

Publication, dans le magazine scientifique de référence *Nature*, du travail de l'hydrologue australien Vincent Post. Il a découvert un gigantesque réservoir d'eau tri-océanique à faible salinité contenant l'équivalent de trois fois le volume de l'ensemble des océans de la planète, à 700 km sous la surface de la Terre. Ce réservoir est pétrifié au cœur d'une roche bleue, la Ringwoodite.

29 septembre 2015, Principauté de Monaco

Les spécialistes en biologie marine découvrent que le cerveau de cet organisme gélatineux utilise le centre magnétique de la Terre et les astres comme terminal de géolocalisation. Son ADN, support de l'information du vivant, atteste de sa capacité à régénérer ses membres en cas d'amputation. Mais ce qui fascine les scientifiques, c'est son mécanisme de trans-

différenciation qui peut inverser son processus de vieillissement et rajeunir. Cette entité est donc biologiquement immortelle ! En vivant cachées pendant plus de 650 millions d'années, ces méduses très venimeuses, appelées également « mains de la mort », ont grandi au plus profond, à l'abri des prédateurs et on les retrouve maintenant dans tous les océans du monde. Leurs piqûres peuvent provoquer des crampes musculaires et causer la mort. Elles sont étudiées depuis qu'elles sont visibles, et les scientifiques constatent sur les espèces capturées des dimensions d'un diamètre variant de 50 cm à 2,50 m. Leurs tentacules peuvent mesurer jusqu'à 40 m et parfois même atteindre cent mètres de long !

15 octobre 2017, Palais des Nations, Genève

Conférence de presse commune du petit-fils du professeur Campirov, du professeur Ringwood junior et de l'hydrologue Vincent Post.

Premier constat – Le colossal réservoir d'eau tri-océanique découvert 3 ans plus tôt per-

mettra un accès à l'eau pour toute l'humanité. Mais creuser un puits à une telle profondeur est sans précédent, et s'échelonne probablement sur des décennies. Toutefois, le financement et la recherche scientifique inhérente à un tel forage risque de devenir un enjeu commercial planétaire, au détriment des plus pauvres.

Deuxième constat – Alors que la banquise continue de fondre et que les cyclones deviennent plus dévastateurs, le champ de gravité de la Terre se modifie inéluctablement. Pourtant les politiques ne semblent pas s'accorder sur les mesures à prendre.

Les enjeux sont commerciaux alors que l'urgence est vitale. Inexorablement, le dérèglement climatique va chauffer le Cristal de Ringwoodite, et le réservoir naturel d'eau douce qui vient de l'espace, au lieu de perpétuer l'espèce humaine, va nous submerger. Mais l'humanité ne va pas docilement s'éteindre, car la noyade serait douce comparée à ce qui nous attend. Ces révélations ne provoquent toutefois pas de panique, car il s'agit d'une prévision à l'horizon 2050. L'être humain a cette faculté de vivre avec une nonchalance déconcertante.

Palais des Nations, Genève, 2^e journée de conférence

Troisième constat – Le Cristal de Ringwoodite dégèlera et le « Cyanea Capillata Challenger Deep » ainsi que d'autres espèces mortelles survivront à la dévastation et à la submersion.

Les méduses jouent un rôle majeur dans le régime alimentaire du thon rouge et du marlin, mais toutes ces espèces sont victimes de surpêche, excès qui laisse disponible une nourriture non consommée par les poissons. Exacerbé par le réchauffement climatique, l'océan deviendra une immensité gélatineuse. L'apparition des méduses d'eau douce dans le Léman n'est qu'un début, et témoigne de leur expansion.

Quatrième constat – Les abysses restent un territoire inconnu, elles sont plus obscures que la surface de la Lune que l'homme a exploré, contrairement au plus profond des océans. Un nouveau foisonnement de vie au sein d'écosystèmes inconnus verra le jour. S'il nous est impossible d'observer au-delà de l'horizon, il s'y trouve pourtant quelque chose. Nous ignorons 98% des organismes de la zone hadale, voilà un constat qui devrait nous questionner.

Épilogue

Lors d'une interaction mutualiste, il y a une accommodation chez les deux espèces associées, la modification de l'une peut influencer sur la survie et la reproduction de l'autre. Mais des conflits d'intérêt peuvent naître lorsqu'un « fraudeur » tente de maximiser ses bénéfices et minimiser les coûts, et ce au détriment de l'autre espèce.

L'homme a triché en voulant maximiser ses profits. Dès lors, l'interaction mutualiste entre l'humanité et la biosphère marine provoque un déséquilibre, en l'occurrence la disparition des prédateurs naturels de la méduse et, par voie de conséquence, celle de l'homme. Notre anéantissement va ouvrir la voie au règne des immortels, les gélatineux. À la lumière de cette épopée qui témoigne de l'évolution du vivant, il est impératif de réviser le nom de nos superhéros qui sont tombés en désuétude, tels que Iceman, Ironman, Superman, Superwoman, car c'est assurément Supergelatinewoman qui est invincible.

POCHE

2017_2018

saison_drüü

Bienvenue au théâtre.

Bienvenue chez vous!

/ GVE

sloop5 machines du réel

// Vous vous d'mandez c'qui donne
aux r'lations humaines
un gout d'calcul//

— Arlette

texte_Antoinette Rychner
mise en scène_Pascale Güdel
27.11 - 28.01

// Étouffer des révoltes
c'est contre mes principes//

— Moule Robert

texte_Martin Bellemare
mise en scène_Joan Mompart
04.12 - 28.01

// Manger. Boire. Redevenir des bêtes.
Des bêtes qui font des cérémonies.//

— Voiture américaine

texte_Catherine Léger
mise en scène_Fabrice Gorgerat
08.01 - 28.01

cargo6

// Rien n'est gratuit dans ce monde//

— Bois Impériaux

texte_Pauline Peyrade
mise en scène_Collectif Das Plateau,
Céleste Germe
19.02 - 11.03

cargo7

// Voyez-vous, la peur que nous éprouvons pour
la santé morale de nos enfants, c'est comme se
réveiller maltraité par dix-sept tracteurs//

— CHANGE L'ÉTAT
D'AGRÉGATION
DE TON CHAGRIN ou
QUI NETTOIE LES TRACES
DE TA TRISTESSE?

texte_Katja Brunner
traduction_Marina Skalova
mise en scène_Anna Van Brée
23.04 - 13.05

Théâtre / Vieille-Ville
+41 22 310 37 59
poche---gve.ch

Bassin
de dessablage-
déshuileage.



La grande lessive

Il suffit d'ouvrir le robinet pour que l'eau potable arrive, fraîche et dispose, bonne à tout faire. Après usage, elle repart discrètement dans les tuyaux, chargée de toutes sortes de saletés. Pour le commun des mortels, l'affaire est vite oubliée, une fois la chasse d'eau tirée ou l'évier vidé. Après moi, le déluge...

FRANÇOISE NYDEGGER

C'est là précisément que débute une des missions des Services industriels genevois. Après avoir fourni le précieux liquide à la population, ils le récupèrent pour lui refaire une santé. Ces eaux dites usées en ont bien besoin, après ce que les humains et les entreprises leur ont fait subir. Elles charrient des tas d'immondices, sont lourdes, sales et puent du bec. Elles sont devenues inféquentables.

La STEP d'Aire 2 est là pour leur refaire une virginité! C'est la station d'épuration la plus importante du canton. Elle constitue le cœur du système de traitement genevois: c'est là que se font soigner 80% des eaux usées venant d'une bonne partie des communes genevoises et de la zone transfrontalière. Elles passent par la station de pompage de Saint-Jean puis sont acheminées à travers un canal de quatre mètres de diamètre en direction d'Aire. Elles arrivent en force dans la station, avec le débit d'une rivière: une moyenne de 2000 litres à la seconde, c'est dire si ça barde! Cinq heures plus tard, elles en ressortent, presque pimpantes, et sont rejetées en profondeur dans le Rhône, sans affecter pour autant le fleuve et son écosystème.

Quels soins leur ont été prodigués? Et par qui? Pour en savoir plus, nous nous sommes rendus sur le site industriel qui se niche dans un méandre du Rhône. Il se fonde presque dans le paysage: toitures végétalisées des bâtiments, arbres, pelouses et fleurs un peu partout, et la nature tout autour. Difficile d'imaginer, vu de l'extérieur, l'importance des installations qui vont rendre la plus propre possible l'eau que nous avons tous salie.

Nous avons poussé la porte de cette usine de remise en forme en compagnie de Christian Zumkeller, responsable de l'activité eaux usées au sein de SIG. La visite organisée s'inscrit dans un cadre un peu particulier: l'entreprise fête cet automne les 50 ans de la première STEP d'Aire, remplacée en 2003 par une installation au top des technologies industrielles modernes. Cette nouvelle station est, à l'évidence, source de fierté pour les femmes et les hommes qui y travaillent. Ils sont plus de 80 à s'engager ici jour et nuit, tous les jours de l'an, pour le bien-être de la population.

La notion de service public prend ici tout son sens. Car ces personnes effectuent des métiers variés, difficiles, ingrats parfois, parce que les eaux usées, «c'est sale et ça sent». Effectivement.

Ce que ces lignes ne peuvent exprimer, ni les photos d'ailleurs, c'est l'odeur! Elle est lourde, têtue même. Elle vous prend à la gorge à l'intérieur des premiers bâtiments parcourus, mais s'atténue heureusement au fil des étapes de traitement. Car l'air vicié est lui aussi nettoyé dans l'usine, on le découvrirra à la fin de la visite.

Pour l'heure, cap sur le bâtiment d'entrée de la station, où le collecteur principal déverse dans quatre bassins les eaux usées. Ça craint! D'autant qu'on y accueille aussi le contenu des «camions cureurs» du canton chargés des déchets provenant des fosses septiques et des séparateurs de restaurants. À ce stade de prétraitement, il s'agit d'ôter le plus gros des déchets et substances qui n'ont rien à faire là. Comme les serviettes humides, utilisées toujours plus fréquemment dans les WC. «Ces lingettes, c'est une horreur!», constate notre guide, devant les bassins. «On en retire de là près de 2000 tonnes par année, ça ne se décompose pas, ça bouchonne tout. Il faudrait que les gens cessent de les utiliser, ou en tout cas qu'ils ne les jettent pas dans les toilettes. Leur élimination demande beaucoup de travail ici et implique des coûts supplémentaires puisqu'elles finiront de toute façon à l'usine des Cheneviers, pour y être incinérées.»

Les eaux passent donc à travers des grilles qui retiennent les matières les plus grossières, les sables descendent par gravité dans le fond des bassins où ils sont ensuite aspirés. Les huiles et les graisses qui s'accumulent en surface sont écumées puis concentrées dans une fosse où elles seront dégradées. Un tamisage plus fin encore laisse l'eau partir de là avec des déchets de moins de 3 millimètres.

Que deviennent les matières éliminées à ce premier stade? Les sables pompés vont passer dans des laveurs où ils sont triés pour éliminer les matières organiques, séchés puis expédiés à la décharge cantonale. Les déchets retenus par les grilles, ainsi que les déchets tamisés, sont quant à eux acheminés vers des compacteurs qui les conditionnent pour être évacués vers l'usine d'incinération.

Et les eaux prétraitées? Elles sont alors pompées pour être relevées. À savoir expé-

diées en haut d'un autre bâtiment pour y être décantées. Ces pompes géantes, glisse Christian Zumkeller en passant, pourraient remplir une piscine olympique en moins de dix minutes ! Certes, mais on n'y ferait pas pour autant tremper. Car les eaux doivent passer par le traitement primaire de décantation. Pour faire simple, on élimine là par des moyens physico-chimiques une partie importante des plus fines particules de pollution en suspension et du phosphore. Les visiteurs observent, sans trop les comprendre, ces mouvements qui agitent les eaux floculées pour permettre le tri des matières indésirables concentrées, qui seront ensuite traitées par la filière des boues.

Entre les lieux visités se trouve un grand terrain de foot. Mais personne n'y joue. « C'est là que l'on devrait construire à l'horizon 2022 une extension de la STEP. Demain, on éliminera ici les micropolluants, grâce à des traitements qui évoluent constamment. On pourra ainsi répondre aux nouvelles exigences fédérales en matière », se réjouit le responsable des lieux.

Et hop, on file vers un autre bâtiment où s'effectue l'étape de traitement biologique des eaux, par le procédé de biofiltration. C'est là qu'est éliminée la majeure partie de la pollution dissoute encore présente dans les eaux, telle que l'ammonium et autres matières organiques. Les eaux décantées sont introduites à la base de biofiltres et reçoivent une injection d'air sous pression qui permet le développement de bactéries. Les eaux traversent ensuite d'autres filtres sur lesquels ces bactéries vont s'accrocher, formant ainsi une biomasse épuratrice. Et c'est elle qui va manger les matières polluantes. Elles seront alors dégradées et décomposées pour se transformer en boues.

À la sortie des filtres, les eaux traitées sont claires, transparentes, et leur qualité conforme aux normes fédérales et européennes en matière de protection de l'eau et de l'environnement. Cinq heures après leur arrivée dans la STEP, les eaux assainies sont donc rejetées dans le Rhône. Un bel exploit !

Tout comme l'est celui de rendre l'air vicié à nouveau respirable... Dans l'un des derniers bâtiments visités de trouve une salle monumentale. L'air chargé de cochonnetés passe dans de

nombreuses tours de lavage où les polluants sont progressivement neutralisés et supprimés. Les ventilateurs présents à la sortie de ces lesiveuses géantes rejettent alors un air purifié dans l'atmosphère. Le voisinage apprécie !

Et que deviennent toutes les boues d'épuration ? Une partie importante de la STEP est consacrée à leur traitement et leur valorisation. Le procédé mis en place permet de convertir les boues de l'ensemble des stations d'épuration du canton en biogaz. La station en produit ainsi près de 8 millions de m³ et, depuis 2013, une partie de ce biogaz est purifiée puis injectée dans le réseau du gaz naturel, soit l'équivalent

de la consommation de 2500 appartements Minergie. « Nous contribuons au produit Gaz Vitale Vert qui permet de se chauffer de manière durable et locale. »

Nous n'aurons pas le temps de voir encore toutes les coulisses de l'exploit, les postes de supervision, les turbines, le réseau de galeries souterraines de la station et ses kilomètres de tuyaux souterrains. Tout comme le laboratoire qui assure, à toutes les étapes de la chaîne de traitement, des prélèvements et des analyses d'échantillon de l'eau. « La technologie nous permet d'analyser l'eau de manière de plus en plus fine. Une précision qui permet de déceler

de nouvelles substances, de les traquer et de les éliminer, constate Christian Zumkeller. « Nous sommes toujours plus performants, mais la pollution la plus facile à traiter est celle qui n'arrive pas dans les eaux usées... »

En plus de la STEP d'Aire, le réseau d'assainissement des eaux usées compte la STEP de la Villette, qui sera prochainement renouvelée, et les STEP de Bois de Bay et de Chancy, qui sont des installations de nouvelle génération. Les anciennes petites stations d'épuration du canton sont progressivement supprimées. Les STEP industrielles des usines de Firmenich et de Givaudan traitent également les eaux usées des collectivités voisines.



Équipements de récupération des boues.

PHOTOGRAPHIES FAUSTO PLUCHINOTTA



Bassin de traitement biologique.

Notre île aux épices

Le long des côtes de Papouasie-Nouvelle Guinée puis d'Indonésie, à mesure que *The Ocean Mapping Expedition* progresse vers les Moluques, les eaux peu cartographiées de la région imposent à l'équipage une navigation «à l'ancienne» et son climat de sourde vigilance. Sans parler de ce que l'on qualifiera pudiquement de «contingences locales» liées à la sécurité... À croire que, comme à l'époque de Magellan, les «îles aux épices» demeurent un trésor bien gardé méritant courage et détermination, pour qui prétend les aborder à la voile.



Carnet de bord, 4^e épisode : Rabaul, 19 septembre – Sorong, 2 novembre 2017

SAMI LINDEN

Les îles aux épices? Des îles, donc, oui mais lesquelles? Depuis des semaines, tout n'est plus qu'îles sur le parcours de *The Ocean Mapping Expedition*. Des îles à tribord, des îles à bâbord. De massives montagnes barrant l'horizon de leurs pentes abruptes, de modestes confettis jetés à la volée sur une mer immense. Îles volcaniques, îlots verdoyants, parfois blonds atolls posés au ras des flots. Havres de tranquillité le temps d'un mouillage et d'une descente à terre. Source de stress urbain aussi, quand, loin de jouer les confins romantisés d'un monde rêvé, certains ports offrent à voir la face sombre de notre rapport à la planète mer. On y reviendra.

Depuis Rabaul en Papouasie-Nouvelle Guinée, en ces mois de septembre-octobre 2017, l'expédition progresse inexorablement vers l'ouest et les Moluques, en Indonésie: les fameuses «îles aux épices» au cœur de la quête de Magellan il y a bientôt 500 ans. Avec sa douzaine d'hommes et de femmes à son bord, le voilier *Fleur de Passion* est sur le point de les aborder par le sud quand le navigateur portugais, ou plutôt ses survivants, avaient fini par les atteindre depuis le nord et les Philippines après des mois d'errements dans le véritable dédale que constitue cette région du monde. Mais, ce détail mis à part, le sentiment est sensiblement le même face à ce foisonnement: ici, tout n'est plus qu'îles...

Baignade vivement déconseillée

Le 19 septembre, après quelques ultimes préparatifs, nous levons l'ancre de Kokopo, près de Rabaul, et mettons le cap au nord vers la Nouvelle-Irlande, longue langue de terre que nous longeons par tribord pendant deux jours. À son extrémité nord, nous empruntons le passage Albatross pour nous faufiler dans l'entrelacs d'îles à l'ouest de Kavieng pour un premier mouillage devant celle de Manne, en pleine mangrove. Baignade vivement déconseillée, donc, sauf à prendre le risque d'une rencontre fatale avec ce que le règne animal local propose de peu amène, entendez crocodiles marins... Le lendemain, nous poursuivons en direction de New Hanover, dans l'archipel Bismarck, et faisons relâche devant le village d'Ungalabu.

À peine le voilier au mouillage, des habitants ravis de la distraction s'approchent à bord de petites pirogues pour faire connaissance. Puis c'est au tour de l'équipage de se rendre à terre pour y rencontrer le chef du village et procéder à de rituels échanges d'aliments: riz contre produits frais locaux, fruits ou légumes, voire poisson. Le lendemain, un groupe d'écoliers monte à bord pour une visite du voilier, tous yeux écarquillés, et s'initier au maniement des voiles sous la conduite hilare du bosco. Les enfants ne le sont pas moins... Attention «danger», si l'on ose dire: nous ne passerons qu'une nuit devant Ungalabu car l'endroit fait de l'œil au skipper. Or l'expédition a encore un bout de chemin à parcourir avant son retour à Séville, et il n'est pas prévu qu'il quitte le bord pour jouer les Robinson.

Depuis l'enfléchure ou le bout-dehors

Autre clin d'œil, mais de l'histoire celui-là: rien ne semble avoir fondamentalement évolué depuis l'époque de Magellan, tant les eaux de la région demeurent mal cartographiées. Plus on s'approche des côtes, plus l'absence de cartes détaillées et fiables impose à l'équipage une navigation à vue, «à l'ancienne», et une vigilance de tous les instants. Perché dans l'enfléchure ou depuis le bout-dehors à la proue du bateau, l'un après l'autre, les membres d'équipage se relaient pour guetter la couleur de l'eau et avertir le barreur de toute tache claire indiquant un haut fond ou un récif corallien, comme à l'approche de l'atoll protégé Luf Island.

Bien qu'éprouvante pour les nerfs, cette navigation au plus près des terres s'avère riche en découvertes. Ainsi Luf Island, atteinte au terme de trois jours et deux nuits de navigation, fait-elle figure d'Eden hors du temps, de découverte en forme de leçon de vie pour chacune des personnes présentes à bord. Une vie d'une profonde quiétude et d'une absolue simplicité s'organisant autour de l'église, de l'école, une existence où chaque habitant cultive son jardin selon ses exigences, au rythme du temps qui passe et des humeurs du ciel. Quoique... De l'avis des anciens de l'île, le cycle des saisons n'est plus tout à fait le même depuis quelques années et, les jours de forte mer, les vagues n'en finissent pas de grignoter le mince ruban de sable clair au pied des cocotiers.

Autres lieux, autres formes de vigilance. Le port sans charme de Vanino, sur la partie prin-

L'aventure

Quelque 500 ans après Ferdinand de Magellan et le premier tour du monde (1519-1522), quelle est notre île aux épices? Quelle richesse matérielle ou immatérielle nous faut-il trouver pour relever les enjeux de développement durable d'aujourd'hui? Le 13 avril 2015, *Fleur de Passion*, plus grand voilier battant pavillon suisse avec ses 33 mètres, s'est élancé de Séville dans le sillage du célèbre navigateur portugais pour répondre à cette interrogation dans le cadre de *The Ocean Mapping Expedition*, tour du monde de quatre ans (2015-2019) mêlant programmes scientifiques, socio-éducatifs et culturels. L'objectif de cette expédition en forme de jeu de miroir entre passé et présent, conçue et mise en œuvre par la fondation genevoise Pacifique, consiste à cartographier la pollution sonore et la contamination plastique des océans, et depuis le printemps 2017 à renseigner l'état de santé des récifs coralliens. Elle permet à des jeunes en rupture de se forger de nouveaux horizons au contact des exigences de la vie en mer tout en étant les témoins privilégiés de ces problématiques. Elle embarque également à tour de rôle des illustrateurs de bande-dessinée, qui cartographient à leur manière l'état de la planète et l'impact de l'homme. Ou de simples passagers épris de mer, de rêve et d'ailleurs. L'expédition doit être de retour à Séville en août 2019, date qui marquera formellement l'anniversaire du départ de l'expédition de Magellan.

Pour suivre *The Ocean Mapping Expedition* ou embarquer à bord de *Fleur de Passion*:
www.omexpedition.ch
www.facebook.com/omexpedition

cipale de Papouasie-Nouvelle Guinée, est réputé peu sûr. Une fois les formalités de sortie du pays effectuées, au terme de six longues heures, nous ne nous attardons pas et poursuivons notre route au large en direction de la province indonésienne de Papouasie occidentale. À Jayapura, où se font les formalités d'entrée, nous apprenons vite qu'un voilier a fait l'objet d'une attaque quelques mois plus tôt. Sous le coup de cette nouvelle peu engageante, l'atmosphère déjà humide et presque oppressante qui prévaut sous ces latitudes s'épaissit encore un peu. Et depuis le pont, tandis que la pape-rasserie traîne en longueur dans les bureaux de la capitainerie et des douanes, chacun scrute forcément un peu les alentours d'un regard

suspicieux. Là non plus, on ne traîne pas. Le départ se fait de nuit après avoir laissé s'éloigner le violent orage qui illumine les hauteurs dans un grandiose sons et lumières.

Cap au nord-est vers Biak, nous naviguons pendant trois jours avec des pointes à 8 nœuds le long des côtes indonésiennes avec deux ris dans la grand-voile, un ris dans l'artimon et les voiles d'avant hissées en fonction des besoins. La formule nous permet de ne pas trop stresser à la manœuvre lorsque des grains aussi brutaux que surprenants s'abattent sur le pont. De nuit, une autre forme de veille s'avère nécessaire. À l'approche d'estuaires, il nous faut parfois slalomer entre des billes de bois charriées jusqu'à plusieurs miles au large par les cours d'eau dévalant des hauteurs, les lendemains d'orage. *Fleur de Passion* a beau être robuste et sa structure faite de compartiments étanches, chacun est enjoint à ouvrir l'œil pour prévenir toute collision. Et les deux mousses du programme socio-éducatif *Jeunes en mer*, Manon et Tim, prennent leur part avec enthousiasme, de jour comme de nuit.

Le plastique et notre relation au « progrès »

Au mouillage ou en navigation, dès que les circonstances le permettent, les activités scientifiques au cœur de l'expédition se poursuivent: enregistrements de sons sous-marins dans le cadre du programme *20 000 sons sous les mers* sur la pollution sonore des océans, prélèvements d'eau de surface dans le cadre du programme *Micromégas* sur la pollution micro-plastique, ou encore observations de l'état de santé des coraux, victime du réchauffement climatique quand ce n'est pas de techniques de pêche à la dynamite! En de nombreux endroits, dans les eaux portuaires ou sous les habitations sur pilotis, le triste spectacle de monceaux de déchets plastiques flottant à la surface en dit long sur notre relation au «progrès» qu'incarne un tel matériau. Ailleurs, lors de plongées d'observation, de véritables cimetières de coraux jonchant les fonds donnent quant à eux une idée glaçante du mépris que semble inspirer ces splendeurs. Alors, dans nos esprits stupéfaits, la notion de confins du monde s'efface, le tableau idyllique d'un ailleurs édenique s'estompe. À la place s'impose la vision crue d'enjeux globaux faisant fi des frontières, des ici et des ailleurs, des «eux» et des «nous». Comme sur la Grande Barrière de corail quelques mois plus tôt (lire le *Journal*

des Bains 17, été 2017), les beautés du monde n'ont toutefois pas dit leur dernier mot. Et chaque rencontre avec cet autre règne animal, plus pacifique, que constituent requins baleines, raies manta, récifs coralliens préservés et autres poissons multicolores, apporte son lot d'émotions et de réconfort.

À Sorong, en ce début novembre, le dessinateur Alex Baladi quitte le bord, lesté de carnets de croquis bien remplis. Quelques-uns de ses dessins iront enrichir l'exposition *Notre île aux épices* à la Bibliothèque de la Cité. C'est Mirjana Farkas qui aura le privilège de lui succéder dans le cadre du programme culturel *Dans le miroir de Magellan*. De faire escale à Ternate, l'une des fameuses îles aux épices en question, dans les Moluques. Et de nous tendre ainsi ce miroir depuis l'épicentre de l'expédition.

Prochain épisode : Ci-gît Magellan

Retrouvez l'expédition dans le cadre de l'exposition « Notre île aux épices »

jusqu'au 31 janvier 2018 à la Bibliothèque de la Cité à Genève.

Informations et horaires : www.bm-geneve.ch



« Sinon, tout va bien »

DESSINS ALEX BALADI

Manon est une jeune fille de 17 ans vivant à Genève. Mi-septembre 2017 à Rabaul (Papouasie-Nouvelle Guinée), elle a embarqué comme « mousse » sur *Fleur de Passion* pour un périple de plus de quatre mois qui la conduira jusqu'à Cebu, aux Philippines. Pour elle, il s'agit même d'un retour à bord, car elle avait déjà embarqué début 2016 lorsque le voilier remontait le long des côtes chiliennes de Patagonie. Elle avait alors émis le souhait de revenir à bord plus longuement, toujours dans le cadre du programme socio-éducatif *Jeunes en mer* de l'association genevoise Pacifique. Avant que ce souhait ne se réalise finalement, elle a développé une véritable passion pour la voile qui fait d'elle une équipière aguerrie, en plus d'être volontaire et motivée. Depuis l'escale à Sorong (Indonésie), elle livre quelques impressions.

– Qu'es-tu venue chercher en embarquant sur *Fleur de Passion*? Quelles étaient tes envies, tes attentes, quels étaient tes rêves?

Je suis venue pour trouver des réponses à des questions que je me pose sur mon avenir, ce que j'ai vécu dernièrement, et pour retrouver le goût de l'effort ainsi qu'un cadre. J'avais envie de naviguer plus que lors de mon pre-

mier voyage, de réussir à m'adapter avec tout le monde et de réussir à corriger certains de mes défauts vis-à-vis des autres et de moi-même.

– À ce stade du voyage, qui est aussi un voyage intérieur, qu'as-tu trouvé, découvert?

J'ai vu beaucoup de choses magnifiques: des animaux, des paysages... J'ai découvert des gens incroyables aussi, sur le bateau ou en escale, et je commence à me comprendre de mieux en mieux, à mieux réussir à interagir avec tout le monde et à prendre sur moi.

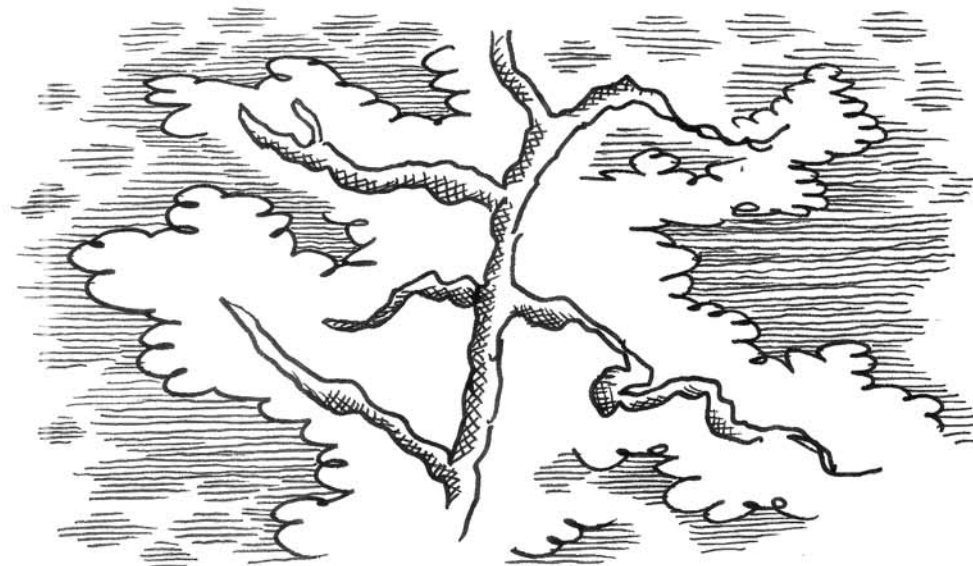
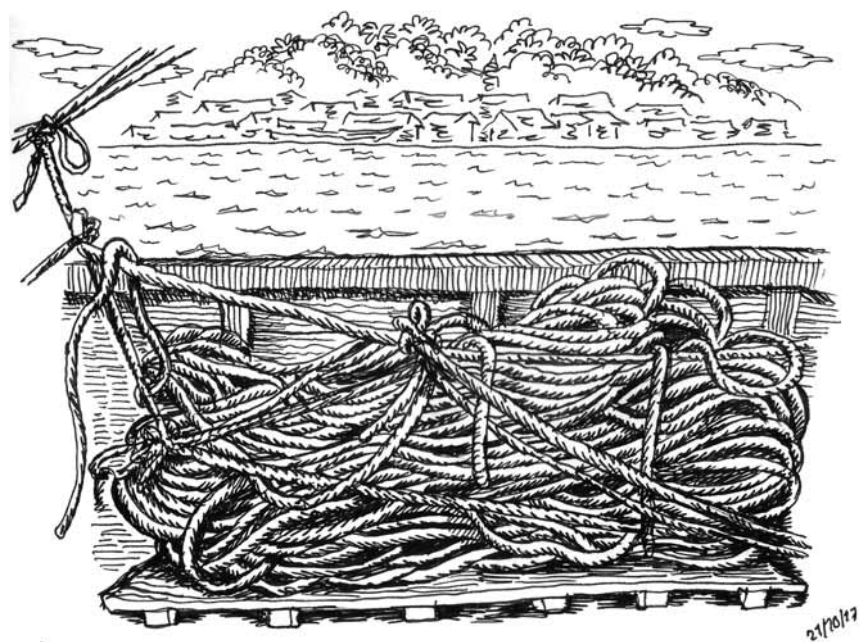
– Dans ce que tu as vécu, expérimenté, qu'est-ce qui t'a le plus marqué?

Pour le moment, tous les mouillages incroyables où nous avons été, surtout l'île de Wayag (dans l'archipel de Raja Ampat, en Indonésie), et encore les raies manta et les requins baleines avec lesquels nous avons eu l'occasion de snorkeler.

– Qu'est-ce qui a été le plus difficile à supporter, le plus contraignant?

Pour le moment, ça va à peu près tout le temps, mais quelquefois la fatigue générale est compliquée à supporter, et les températures sont un peu hardcore. Sinon, tout va bien.

MARDI 31 OCTOBRE 2017



Plongeurs dans le cosmos

Le voyage a été long mais agréable. J'atterris au terminal spatiotemporel TX63b dans la ville de Tenham. C'est la première fois que je rends visite à mon ami plasmique sur son astéroïde B612. Cette planète est peuplée d'une ancienne communauté terrestre qui vit aujourd'hui sous la forme d'ectoplasmes après avoir muté de génération en génération pour s'adapter à son nouvel environnement. Nous nous sommes connus sur les réseaux sociaux intergalactiques, Smiclé et moi, et j'ai décidé de profiter de ma semaine de congé pour changer d'air et le rencontrer.



FANNY BRIAND

Il faut dire que l'idée de fuir la fournaise de cet hiver particulièrement chaud ne m'est pas déplaisante. D'autant plus que, depuis l'apparition soudaine de la *Cyanea Capillata* dans le Léman en août 2017, tout accès au lac est formellement interdit. Impossible de se rafraîchir. C'est donc de plutôt bonne composition que je fais mes premiers « pas » sur B612 malgré l'appréhension d'une telle aventure ; je n'ai encore jamais eu l'occasion de quitter mon corps et la pesanteur terrestre. Comme tous les passagers terriens, j'ai effectivement dû laisser mon enveloppe corporelle au vestiaire avant d'embarquer à bord du FarSpace Challenger.

L'ami m'attend à la sortie, je le vois flotter à côté d'autres spectres gazeux, scrutant chaque nouvel arrivant. Nos retrouvailles terminées, je découvre enfin les paysages surnaturels de cette planète qui m'ont si souvent fait rêver ; du vert partout et quelques pointes de bleu-gris. Des forêts à perte de vue d'une densité inouïe, des peupliers, des saules, des aulnes immenses, gigantesques. Évidemment ! Leurs racines plongent dans le sol et absorbent chaque molécule d'eau présente dans la Ringwoodite, cette roche aqueuse constitutive de l'astéroïde B612. Elle affleure dans les clairières et parsème de sa couleur indescriptible, digne du plus bel iris, les vastes étendues.

Nous survolons l'ensemble de la planète en quelques minutes. Se débarrasser de son corps est une expérience beaucoup plus aisée que je ne me l'étais imaginée. L'absence de pression, atmosphérique et humaine, laisse place à une légère ivresse plutôt séduisante ; plus de douleur, plus de faim, plus de soif, plus d'apparence. Nous flottons, insouciant, délestés de la menace de la décrépitude. Nous flottons, unifiés à l'univers en une expérience extracorporelle. Sur B612 règne la vie éternelle.

À l'orée d'un bois, mon ami me promet une aventure inoubliable : un bain de jouvence rocheux ! À 50 m, face à nous, une brèche dans l'enchevêtrement de feuilles et de branches laisse entrevoir une large clairière. On entend des cris de joie d'enfants et des rires délirants d'adultes. L'obscurité de la forêt laisse soudainement place à une lumière aveuglante, on dirait que la terre irradie. C'est l'effet de la Ringwoodite, concassée en de multiples facettes, qui réfléchit les rayons du soleil. Des nuées de lucioles évanescents semblent étinceler de toute part et lécher la frondaison des grands arbres qui paraissent s'embraser en un immense feu de joie. Le sol et la surface scintillante grésillent et se confondent en un brouillard vaporeux et incandescent. Au milieu de cette brume, j'aperçois quelques familles d'ectoplasmes qui profitent allègrement de la nature du lieu. Je m'avance et me heurte mollement à l'un d'eux. Constatant que je suis novice en matière de bains rocheux, il entre-

prend de m'en faire un descriptif détaillé. Il ne mesurait pas plus de quelques centimètres cubes quand ses parents l'ont emmené ici pour la première fois. Depuis, il vient dès qu'il le peut. D'après lui, pour profiter pleinement des bienfaits de ce magnifique bassin naturel à ciel ouvert, il faut immiscer sa substance dans chaque micro-fissure de la roche à la recherche des bulles d'eau enfermées dans la pierre pilée. Une fois installé, la magie opère. Commence un festival de sensations ; effleurement, pétitement, picotement, embrassement, crépitement. Jamais trop chaud, ni trop froid puisque la Ringwoodite a la capacité de détecter la moindre impulsion d'intention chez les ectoplasmes. Répondant à ces signaux électriques, la matière rocheuse se modifie sur un rayon d'un mètre et induit alors une adaptation de la température de l'eau aux désirs de chacun. Ce serait comme revêtir un pyjama de flanelle sous un duvet de plumette d'oies sauvages qui auraient fricoté avec une vigogne, comme se baigner dans une piscine d'antidouleur effervescent après un marathon terre-lune. Le murmure du roulement des graviers résonne comme le ramage d'oiseaux tropicaux en migration. On entre dans un état de transe extatique qui annihilerait toutes inquiétudes, allant même jusqu'à régénérer chaque particule de notre être.

Piaffant d'impatience, je saute à l'eau. Et là... rien. Pas même un plouf, juste un flop. On avait oublié de me dire que, sans corps, le

monde des sensations m'est interdit. Je patauge dans une masse visqueuse de frustration. Devant mon air dépité, un ancien s'approche et me raconte. C'est grâce au travail acharné des premiers colons de B612 que les ectoplasmes ont acquis la capacité de ressentir. L'anesthésie inhérente à leur état plasmique a provoqué de graves traumatismes chez les premiers habitants de la planète. Un pionnier a alors fouillé dans la mémoire collective de l'humanité, à la recherche du souvenir sensitif de chacun des cinq sens. Une fois retrouvés, l'apprentissage de leurs effets cutanés assimilés, l'épigénétique a agi et doté les ectoplasmes d'un simulacre de sensation. Seuls les aînés savent qu'ils vivent sur l'ersatz d'un souvenir. La nouvelle génération 10.2.7 croit vivre la réalité de leur ressenti. Quelle tristesse, je suis envahie d'une vague de nostalgie, j'ai le mal du pays. Mon corps me manque, terriblement. J'en viens même à regretter ses articulations rouillées, ses météorismes et tous ses dysfonctionnements. J'ai hâte de revêtir à nouveau ma combinaison épidermique et de me reconnecter à ses milliards de capteurs qui m'offrent la joie d'éprouver, d'effleurer, de frôler, de humer, de contempler, d'écouter... la vie.

DESSIN MIRJANA FARKAS

Pour la première fois, mais sûrement pas pour la dernière, Lionel Gauthier et Philippe Constantin croisent la plume pour vous narrer quelques vérités historiques, assorties, comme il se doit, de pittoresques fariboles.

La vraie histoire

LIONEL GAUTHIER

Une grosse sphère métallique, un sabordage, un sous-marin de poche où se tiennent une star internationale et un savant de renom, un robot qui s'affaire à 120 mètres de profondeur... Ne manque qu'un agent secret au service de Sa Majesté pour se croire dans un James Bond. D'autant que la star internationale est Grace Jones, l'inoubliable interprète en 1985 de *May Day*, la méchante du quatorzième opus de 007. Mais, au risque de vous décevoir, il ne sera pas question ici d'espionnage, mais de baignade dans le Léman.

L'histoire commence en 1929, lorsqu'une nouvelle attraction est installée devant Lausanne-Ouchy Plage, le haut lieu de la baignade mondaine dans la capitale vaudoise. Baptisée «mât flottant», cette attraction se compose d'une sphère métallique de deux mètres de diamètre sur laquelle est fixé un mât de cinq mètres de haut avec échelons. Lorsque les baigneurs s'y hissent, l'objet tangué, déclenchant rires et émotions fortes.



Dix ans plus tard, Lausanne-Ouchy Plage fait faillite. Stocké sur une plage dans un premier temps, le mât flottant est ensuite coulé dans le lac à 1 kilomètre au large de Vidy.

L'histoire aurait pu s'arrêter là si, un jour d'août 1989, le sous-marin de Jacques Piccard, à bord duquel se trouve Grace Jones, n'était pas tombé par hasard nez à nez avec le mât flottant.

L'épilogue manquerait un peu de croustillant si le pilote du petit mésoscaphe, Roger Thiébaud, ne m'avait pas raconté cette plongée 27 ans plus tard, le 9 juin 2016. Ce soir-là, je raconte à Roger Thiébaud ma découverte d'une carte postale ancienne montrant une grosse boule sur laquelle montaient des baigneurs. Je tombe des nues lorsqu'il me dit savoir où se trouve l'objet.

Ce qui se dessine alors, il n'y a encore aucune certitude, fleure bon le coup de théâtre. Gilbert Paillex, le découvreur de plus de 60 épaves dans le lac, part à la recherche du mât sur la base des indications fournies par Roger Thiébaud. Au bout de plusieurs mois de recherches effectuées à l'aide d'un échosondeur et d'un robot subaquatique, il retrouve l'ancienne attraction à 120 mètres de profondeur. Il ne reste alors «qu'à» la sortir de l'eau. L'opération s'avère compliquée en raison de la profondeur, du poids de l'objet (environ 500 kilos) et de son partiel embourbement. Mais l'obstination et l'ingéniosité de Gilbert Paillex et de son complice Pierre Martin finissent par payer. Grâce à un ballon, accroché au mât par leur robot et rempli d'air depuis leur bateau, l'objet remonte finalement à la surface. Il est extrait de l'eau, devant un parterre de journalistes, le 16 août 2017 dans le port d'Ouchy. Une semaine plus tard, le mât flottant est installé dans la cour du Musée du Léman à Nyon où il trône depuis, fièrement.

L'histoire vraie

PHILIPPE CONSTANTIN

On ne voit pas toujours plus loin que le bout de son nez. Ainsi en est-il de certains objets qui traînent derrière eux une foultitude d'anecdotes oubliées. Figés à un moment précis de l'Histoire, on omet qu'ils ont parfois un autre passé ou qu'ils ont pu avoir une fonction autre que celle qu'on s'était imaginée.

Quand Lionel Gauthier, conservateur du Musée du Léman, m'a parlé de ce mât flottant, j'ai immédiatement pensé à des documents que j'avais eu l'heur d'examiner aux archives du Musée de la Marine à Paris en 2005, place du Trocadéro.

On doit en effet l'invention initiale de cet étrange objet à un lieutenant de vaisseau de l'armée napoléonienne, ancien élève de l'École des Ponts et Chaussées. L'idée, somme toute, était assez simple. Depuis plusieurs années, les forces navales utilisaient des mines marines telles qu'on les connaît aujourd'hui : une forte charge explosive emprisonnée dans une sphère métallique aux pouvoirs destructeurs incomparables. N'était-ce que, déposées ou jetées de façon aléatoire lors des batailles, ces mines ne trouvaient pas toujours leur cible. Selon les courants, les vagues, le vent et les stratégies de combat, elles pouvaient même se retourner contre leur expéditeur.

Le lieutenant Henri de la Flèche intervient donc à ce point de l'histoire, ayant l'idée folle

d'adjoindre sur la mine un mât au sommet duquel un guetteur pouvait se tenir et épier les mouvements de la flotte adverse. Les premiers exemplaires de telles mines ont été utilisés dès 1805 lors de la bataille de Trafalgar.

Deux mines identiques ont trouvé leur place en 1807 dans la rade de Genève, alors chef-lieu du département du Léman, sous la domination des troupes napoléoniennes. Troupes qui partiront en capilotade sous les assauts de l'armée autrichienne du général Ferdinand Graf Bubna von Littitz, un certain soir de décembre 1813, mettant ainsi une belle déculottée à l'empereur napoléonien. Lors de leur déroute, les forces navales napoléoniennes abandonnèrent derrière elles bien du matériel de guerre, dont ces fameuses mines. L'une d'entre elles, libérée de ses at-

taches, dériva alors jusqu'à Lausanne avant d'être récupérée et désamorcée en 1929, pour devenir l'objet ludique que l'on sait, destiné aux joies aquatiques de la jeunesse dorée de la Riviera vaudoise ou de quelques Angliches en villégiature.

Quoi qu'il en soit, ces mines flottantes dotées de mâts furent rapidement abandonnées pour leur dangerosité, peu de guetteurs ayant pu survivre à leur mission.

Sources

Bibliothèque nationale de France
Archives de l'École navale de Brest
Archives de l'École des Ponts et Chaussées
Archives des dépôts de brevets de Quimper
Encyclopædia Britannica





Marie-Pierre. «Je rêve que chaque être humain pense à la beauté et apprécie la poésie, à tous les moments de sa vie. Ça me suffirait, comme utopie; je voudrais que le monde, tel qu'il fonctionne actuellement, arrête de me dégoûter...»



Martine. «Ce serait vivre en connection et en harmonie avec la nature. Ce serait développer plus encore l'intuition, la poésie. Et puis chanter ensemble. D'ailleurs, c'est bien parti ici, puisque nous sommes dans un lieu enchanté!»



Denis. Face au lac, le sauveteur reste songeur. «On devrait pouvoir corriger toutes les erreurs du passé et repartir sur de meilleures bases. On irait vers un futur plus respectueux de notre environnement et plus en harmonie avec la nature.»



Christophe et Leontina. Le père explique l'utopie à sa fille. «C'est un moteur important pour l'humanité; quelque chose plus fort qu'une envie personnelle; quand tu aimerais qu'un projet plus grand que toi se réalise. Le communisme, c'était ça, au départ.»



Sardine. «Transformer les bains en territoire d'aventure poétique pour les enfants, partir avec mes pirates à la recherche d'un trésor, organiser des pêches miraculeuses sur les cailloux et manger de la fondue pirate au chocolat crémant, à la barbe des mangeurs de fromage.»



Olivier. Est-ce qu'une utopie est réalisable ou pas? Il lève les yeux au ciel, comme pour trouver l'inspiration. Pourquoi se prendre la tête, alors qu'il préférerait descendre le phare à la nage. Il s'en tire avec une pirouette: «Tout est possible. Suffit d'y croire!»

Quelle est votre utopie?

Réponses contrastées des usagers des Bains, un beau dimanche après-midi d'octobre.



Maude. « C'est croire à quelque chose qui n'a quasi aucune chance de se réaliser et s'accrocher à cet espoir, même minuscule. Je pense au réchauffement climatique: le but n'est plus d'arriver à inverser la donne d'ici 2025, mais ça change néanmoins notre comportement. »



Killian. Surpris à la sortie de l'eau, le nageur a trop froid pour réfléchir. Une idée, tout de même? « Un monde sans Maudet! On ne l'aime pas trop, au boulot. Comme nous vivons en démocratie, je ne risque pas de perdre ma tête en l'affirmant. »



Philippe. Pas simple de trouver réponse à cette question saugrenue. Il hésite, avant de lâcher dans un grand sourire: « Je dirais que c'est le temps de finir les choses, sans agitation ni pression. Mais une telle perspective a peu de chance de se réaliser... »



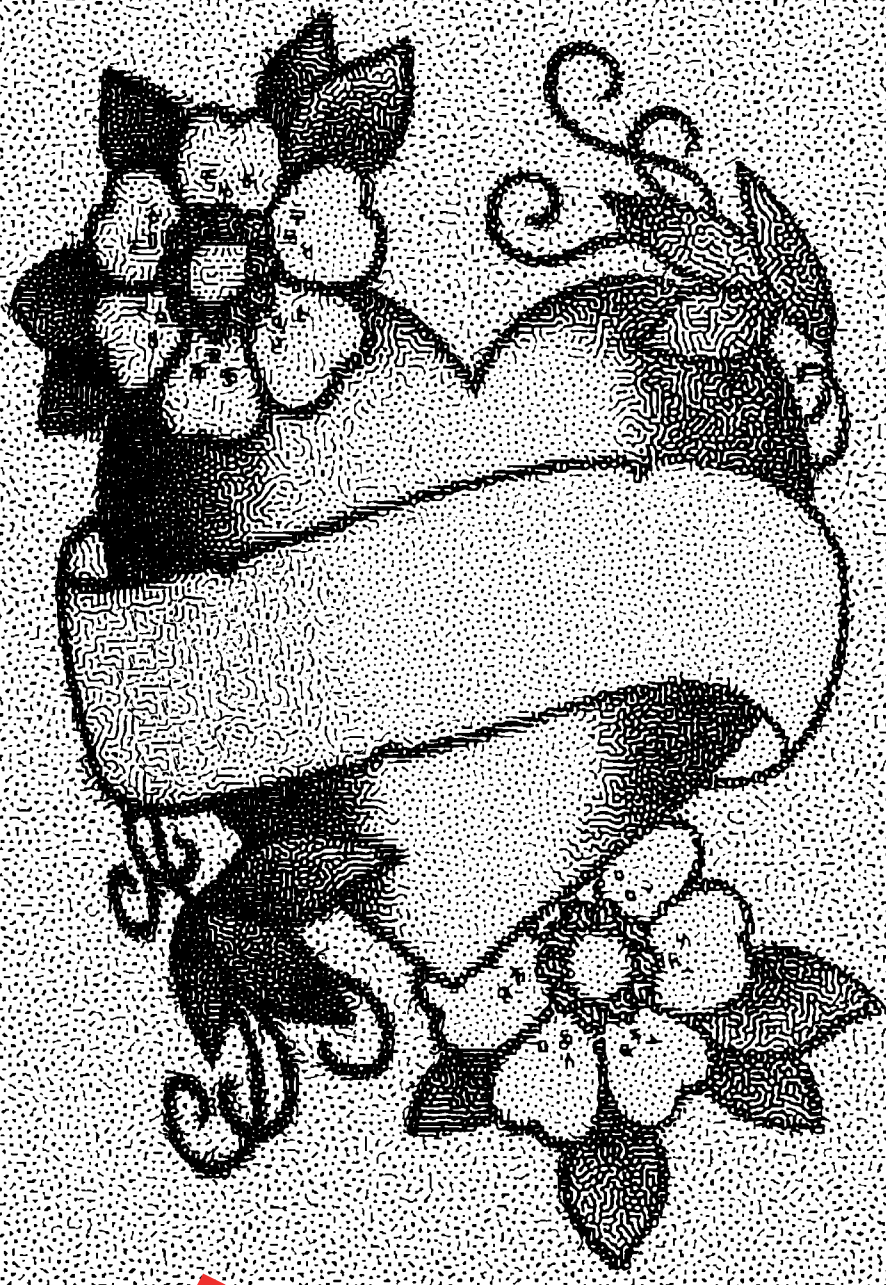
Moussa. Il lâche, comme une évidence: « Gagner le gros lot à l'euromillion! Et puis retourner chez moi, en Côte d'Ivoire, acheter des terres pour faire des plantations de café et de cacao. Mais du bio, pour améliorer la production. Ce serait bien! »



Dorian. Il n'y va pas par quatre chemins. « C'est faire ce que je veux et vivre au quotidien une réalité idéale. Oui, une utopie est réalisable: à toi de décider ce qui est bon ou préférable et te donner les moyens d'y parvenir. On a toujours le choix! »



Estée et Sid. « L'utopie, c'est une recherche. Un but qu'on atteint jamais, mais vers lequel on tend, pour toujours s'améliorer. Un lieu aussi, où il y a moins de superflu. Et pour moi, rigole Sid, me baigner aujourd'hui, c'était encore une utopie, il y a peu. »



SAISON 2017-2018

26.9-22.10.2017

QUADRILLE DE SACHA GUITRY

14.11-10.12.2017

CARTE BLANCHE À BRIGITTE ROSSET

16.1-11.2.2018

COMPLÈTEMENT LARGUÉ! PAR PASCAL CHENU

6.3-1.4.2018

QUELQU'UN D'AUTRE DE VALÉRIE POIRIER

24.4-6.5.2018

L'OPÉRA DANS TOUS SES ÉTATS

8.5-20.5.2018

FIGARO! D'APRÈS MOZART ET BEAUMARCHAIS

**LE CRÈVE
CŒUR**

Chemin de Ruth 16
Cologny, Genève
022 786 86 00
lecrevecoeur.ch



pour-eux.ch





Photographies Bertrand Theubet

Tatouages muraux

Mélanie Busnel est venue à plusieurs reprises de Bretagne pour coller ses illustrations sur les murs des Bains. Une vingtaine d'œuvres sont à découvrir dans le dédale du lieu. L'usager curieux est invité à poser son regard dans cet univers de poésie urbaine ou maritime, et selon son humeur se laisser surprendre par l'horizon qui recule indéfiniment.

MÉLANIE BUSNEL

Tout a commencé par une rencontre avec Jérôme Bouvet, comédien du Gramoulinophone (spectacle joué dans une yourte sur la jetée des Pâquis en 2015), qui découvre mes collages dans la région où je vis. Il est séduit par l'aspect forain et dadaïste de ces « tatouages muraux », comme il les nomme. Il va proposer que mes machineries imaginaires s'invitent sur les murs des Bains des Pâquis.

Mon premier contact avec les Bains, c'est une photo aérienne, féérique. Arrivée sur place, moi fille de la mer, j'ai retrouvé l'ambiance de la Bretagne et un littoral commun. Les premières nuits, je me suis laissée enfermer dans les Bains, et j'ai dormi sur cette île coupée du monde. J'ai vécu avec ce sentiment en huis clos. Cela m'a permis de voir la vie s'éveiller, d'observer le personnel nettoyer le lieu, puis la valse des activités, la buvette, la rotonde. Tout ce monde en mouvement est devenu mon terrain de jeu.

Mes amis en Bretagne pensaient que je me trouvais sur une digue, avec son port et sa capitainerie. Je leur racontais que j'avais embarqué à bord d'un vaisseau, avec ses matelots et ses rituels. J'étais sur le pont, au milieu de son équipage, prête pour de nouvelles aventures...

Je suis venue avec le matériel sélectionné dans mon atelier, mes images fétiches : montgolfières, avions, horloges, algues. Je récupère ces illustrations dans les brocantes. Je chine dans des vieux magazines, des cartes postales, des gravures tirées de livres anciens. Ensuite je les numérise, les assemble sur mon ordinateur, les imprime en grand format et les colorise à



Mélanie Busnel est également l'auteure du collage reproduit en Une de ce numéro. www.melanie-busnel.com

la main. Je redonne vie à ces représentations du passé en créant de nouvelles images que je cherche à composer de façon poétique et surréaliste. Je les détourne, comme d'autres le font avec les mots pour produire une sorte de « cadavre exquis ». Je tords le cou à la nostalgie de cette matière brute pour ouvrir sur d'autres dimensions, plus universelles et intemporelles.

Aux Bains, très vite s'est imposée l'idée d'eau, de vapeur, d'air et de glace. Univers propice à inventer des paysages avec des baleines, nageurs volants, algues tentaculaires, explorateurs et avions...

Le plus souvent, je travaille *in situ* et c'est excitant, car une magie opère. Le collage est en soi une sorte de spectacle de rue, et surprendre le spectateur c'est l'amener à rêver ou à s'interroger, à déambuler, à lever les yeux et sortir de son quotidien. Le passant parfois s'ac-



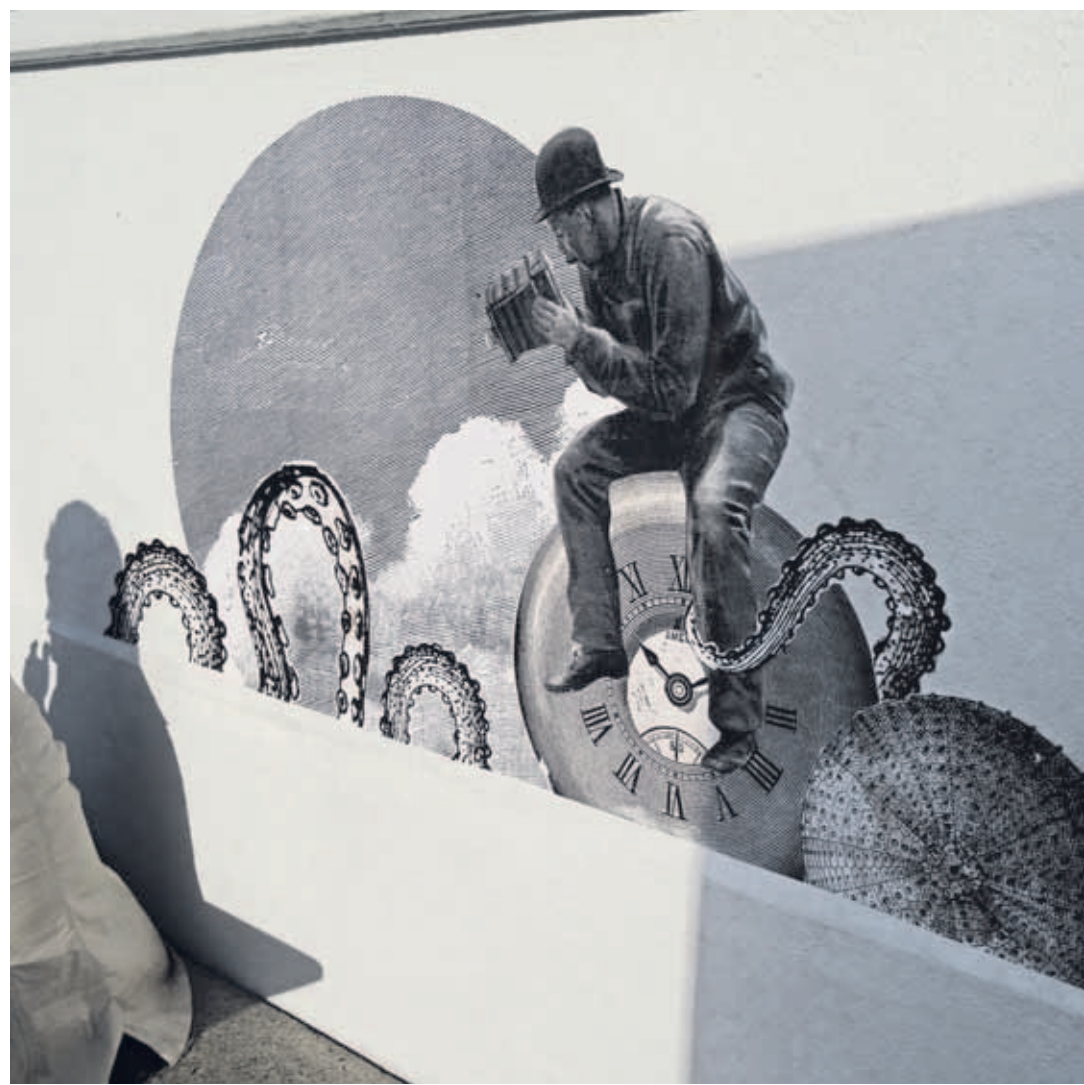
corde une pause, me regarde coller. C'est comme ça, j'ai le désir de travailler de manière douce et subtile, en harmonie avec le site, d'éveiller la curiosité. Je ne viens pas occuper ou envahir un lieu, mais y déposer en pointillé, murmurer par touches mes petites utopies.

Au final, c'est une mise en scène, intimiste et pensée comme une invitation au voyage vers un ailleurs rétro futuriste.

Les rues que j'investis ailleurs ont généralement leurs perspectives. Mais au cœur des Bains il n'y a pas de vue globale. Il m'a fallu repérer les zones, identifier les recoins, dédales, divisions et espaces réservés. Il y a une lecture publique des lieux côté buvette, plus intimiste côté saunas, la lecture des employés qui suivent le travail et celle des usagers, dont certains me parlent de Méliès... Les Bains n'ont pas de stigmates, pas de traces du passé dans la substance de leurs murs, ce qui laisse place à une écriture libre et fantasque.

Au fur et à mesure, j'ai ajouté des détails sur mes projections ; je suis revenue, pour en recouvrir certaines. Avec l'altération du temps, la lisibilité est rendue difficile. Il faut composer avec l'éphémère. Parfois, on les laisse se dégrader. Avec Léa, la gardienne de mes collages aux Bains, on les répare, on les bidouille. On fait place nette... pour de nouveaux collages... peut-être !

Propos recueillis par Bertrand Theubet, d'après un entretien téléphonique



CONCOURS

30 ans 30 questions

Pas facile, le concours ! Tous les participants ont au moins buté sur une question. Aucun sans-faute, donc, parmi les réponses reçues à la fin de l'été (voir *Journal des Bains* n° 17, été 2017, page 36).

Les deux principales erreurs rencontrées ? À la question de savoir à qui appartiennent les Bains construits en 1932, il fallait dire la Ville de Genève. L'État est seulement propriétaire de la jetée des Pâquis, et l'entreprise Zschokke a assuré de son côté la construction des Bains. De nombreuses personnes ont aussi sous-estimé la force de frappe de l'AUBP : l'association compte actuellement près de 600 membres, et non 85 comme suggéré. Quant aux 3200 membres, c'est une utopie...

Le comité de l'AUBP a donc décidé de tirer au sort les trois abonnements sauna parmi les participants qui ont eu 29 réponses exactes. Les gagnants seront avertis par courrier et les prix pourront être retirés à la rotonde. Les réponses au questionnaire seront disponibles sur le site de l'AUBP et affichés sur place.



L'énergie fera son cinéma aux Bains en 2018

En grande partie grâce au soutien des usagers, les Bains des Pâquis ont passé à la transition énergétique solaire fin 2016 avec une économie énergétique approchant les 30%. La Fondation internationale des films sur l'énergie de Lausanne (FIFEL), basée au centre de l'énergie de l'EPFL est ainsi devenue un partenaire privilégié avec la tenue aux Bains des Pâquis de la Semaine du film sur l'énergie en 2018. Ce sera un programme riche, avec projections, invitation de réalisateurs locaux et internationaux et tables rondes sur des thématiques énergétiques.

www.fifel.ch

Fantômes du Léman



« On approche d'Ouchy ; au débarcadère on jette, on pousse au port sur une planche mal assurée les personnes qui veulent débarquer ; on prend par les épaules un homme qui craignait pour ses enfants, on le fait passer par force. Et pour les gens qui s'embarquaient, les témoins nous apprennent qu'on les a pris par le bras, non par politesse, mais pour précipiter leur arrivée sur l'Helvétie. »

La course fatale de l'Helvétie, dimanche 1^{er} août 1858

« J'eus l'impression fantastique que le Cygne, fasciné par l'éclat des feux du Rhône, prenait notre malheureux bateau pour objectif et se ruait sur lui, volontairement et follement. »

Le Cygne éperonne le Rhône, vendredi 23 novembre 1883

« Une foule immense se porta sur le lieu du sinistre ; les plus indifférents étaient péniblement impressionnés à la vue de ce navire si léger, si élégant, l'un des ornements de notre lac, tristement couché sur son lit de roches, comme un guerrier blessé, près de rendre son dernier soupir. »

L'Hirondelle sombre, mardi 10 juin 1862

« Nous avons attrapé toutes les mains qui se tendaient vers nous. »

L'épouvantable naufrage de la Fraidieu, lundi 18 août 1969

De nombreuses personnes ont déjà péri sur le Léman. Il ne faut pas se fier à son apparence, il peut être imprévisible. La Vaudaire, le Vent, la Bise, le Joran, le Vent Blanc, la Maurabia, la Bise Noire, le Séchard, le Bornan, le Mólán, le Rebat... une dizaine de vents principaux s'y déploient, l'apparentant à une petite mer intérieure. Ceux-ci entraînent parfois les eaux du lac dans un tourbillon impétueux dont la furie fait chavirer les embarcations. Certaines vagues, les jours de tempête, font des rouleaux océaniques pouvant atteindre jusqu'à 6 mètres de hauteur. Par temps de grand brouillard, des marins rapportent avoir aperçu la silhouette évanescence d'un vapeur fantôme disparaître dans la brume. Mais la météo n'est pas seule responsable. Le fourvoiement des hommes est à l'origine de nombreuses tragédies.

En collaboration avec le Musée du Léman, une exposition retracera certaines des plus tragiques et improbables catastrophes de l'histoire lacustre. Bateaux, trains, montgolfière, avions et naufragés engloutis : les fantômes du Léman participent au funeste mystère des profondeurs.

Vernissage jeudi 25 janvier 2018 à 18h
Exposition du 25 janvier au 21 mars 2018



Partager nous rend meilleurs

Votre don sur partage.ch

 **partage**

La banque alimentaire genevoise

Utopia 30

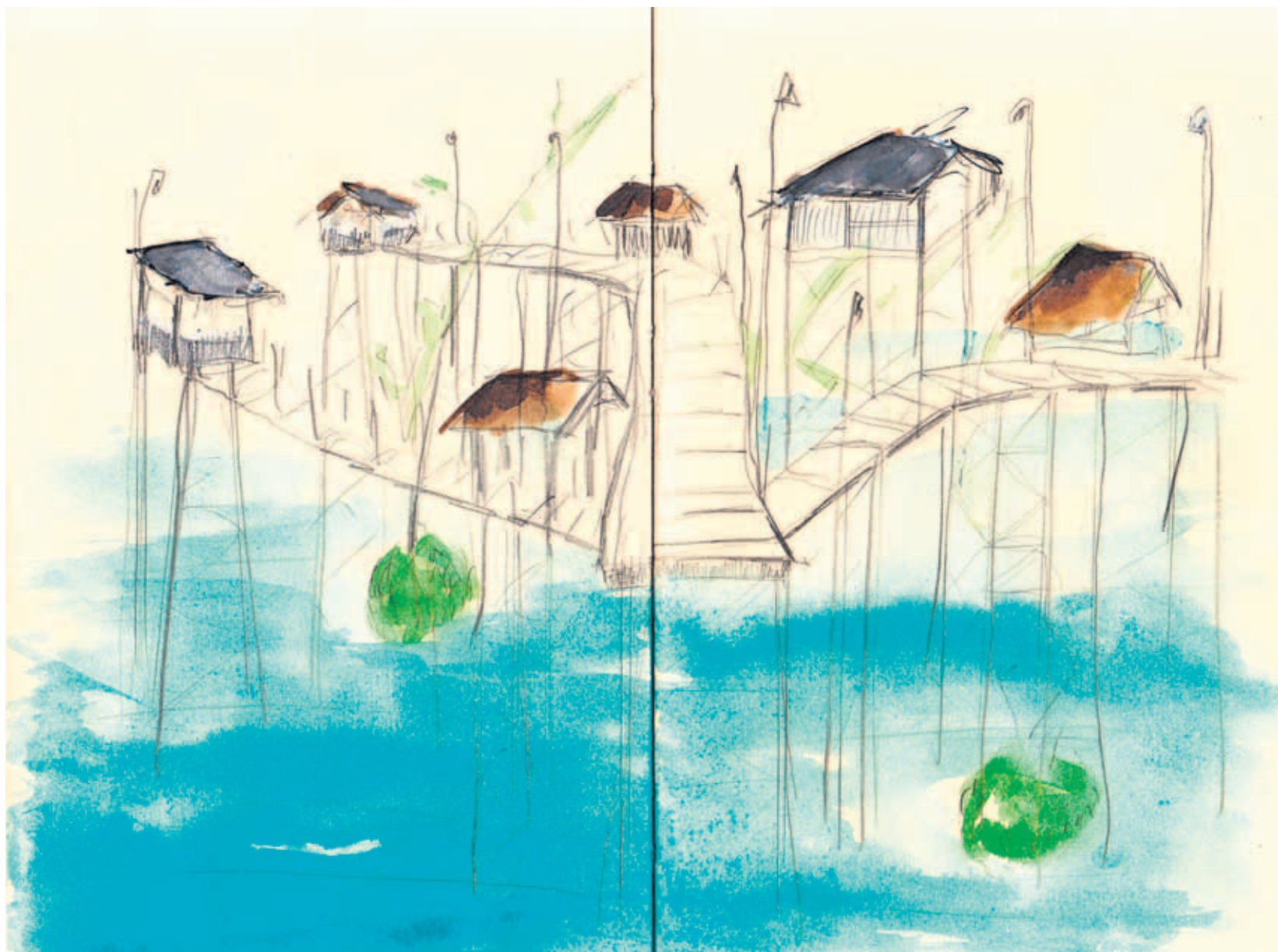
Pour fêter la jeune trentenaire, des artistes ont créé trois œuvres uniques, qui sont vernies en fanfare le jeudi 9 novembre à 18 heures. À voir tout l'hiver aux Bains. Les Percussions de Treffort, groupe composé de musiciens en situation de handicap et de musiciens professionnels, accompagne ce moment de fête et de célébration.

Le monstre du Lac Ness

Une œuvre
d'Alain Guichardot

La présentation est accompagnée
d'une déclamation de Jean Firmann.

(...)
*Ô vous & nous qui montons à cru la racine
 en grand danger du monde
 ayant bientôt cloué tout oiseau, tout papillon,
 toute coccinelle & translucides punaises
 en un cornet de plastique durable
 au nez tranché de Paméleon Noir
 le rhinocéros à genoux dans la savane
 qui saigne
 en temps réel & virtuel.
 Demain le ciel rêvera l'hirondelle.*



Croquis de Cédric Hoareau

Bâ-Pa Uto-Kî

Une œuvre
de Cédric Hoareau

avec la participation du Fonds municipal
d'art contemporain (FMAC)

Le mythe des villes englouties imprègne de nombreuses cultures et légendes. Avec Bâ-Pa Uto-Kî, Cédric Hoareau convoque notre imaginaire pour une archéologie du futur, à travers les vestiges d'un village sur pilotis de pêcheurs immergé dans un bassin des Bains, livré à l'érosion et au travail du temps. Le lieu et l'époque sont incertains. Un village traditionnel d'Asie du Sud-Est? Une cité perdue? Un village embryonnaire du futur? À la nuit

tombe, le village révélera sa mystérieuse présence. Dans cette pièce subaquatique, lumineuse et sonore, l'artiste réveille des mémoires et convoque des micro-histoires du quotidien, des récits fantasmés, du réel ou en devenir.

Bien au sec et à l'abri des regards, le visiteur pourra écouter dans une cabane en bois, reproduction à taille réelle d'un détail du village de Bâ-Pa Uto-Kî, les voix glanées d'usagers des Bains, de pêcheurs et de promeneurs, qui mettent en jeu leur rapport à l'utopie.



Monster Attack

Il y a 30 ans, l'AUBP arracha les Bains des tentacules du monstre de la spéculation immobilière qui voulait les dévorer. Depuis lors, les Bains sont un havre de paix et d'inclusion. Accueillir les artistes de Cap Loisirs et de Crache Papier a été donc évident, simple et naturel.

Les œuvres de Monster Attack sont là pour nous rappeler que les espaces culturels doivent encore et toujours être défendus des prédateurs qui guettent dans l'ombre de la ville et de nos âmes. Merci aux artistes!





Cédric Marendaz www.marendaz.com

La nage en eau froide, le jour, c'est bien. Mais la nuit, c'est mieux encore, avec la lampe frontale et le phare illuminé à l'arrière. Frissons garantis sous la lune, les mercredis soir d'hiver. Les sauveteurs ne seront jamais bien loin...



En collaboration avec la Maison de l'architecture de Genève, l'AUBP a décidé, pour le Calendrier de l'Avent 2017, de proposer à des architectes, scénographes, paysagistes et plasticiens de décliner à leur façon – dans le cadre d'une cabine – leurs visions du « vivre ensemble ».

Voir le temps

JEAN STERN



L'œuvre de Livia Gnos. Photographie Dorothée Thébert

La feuille blanche est plus figurative qu'une peinture de paysage. La feuille blanche engage à un contact entre elle et la main de celui ou celle qui s'approche; puis elle devient, par ce contact (d'une main, d'une plume, d'un crayon, d'une couleur), le témoin manifeste d'un corps à corps. Une bataille qui a lieu autant dans l'épaisseur de la feuille, griffée, trempée, barrée et autant au-dedans du peintre qui agit, voit, contemple, reprend. À l'issue de cette bataille, nous avons quelquefois une œuvre (un paysage, une scène, une abstraction).

Mais ici, nous avons aussi le temps de la bataille: Livia Gnos entraîne notre regard sur le front continu d'une *disputatio* (querelleuse ou courtoise, on ne sait pas) qui se déroule en couleurs et vibrations, en gestes lâches et tendus, distincts ou moirés. C'est une épaisseur du temps, finalement toujours serein et long.

On voit le temps, la feuille d'abord blanche, puis lentement lignée de couleurs, puis la vibration transmise à la main guidante ou guidée, puis à l'esprit entraîné vers un espace plein, formé dans le silence d'une couleur, d'une seule ligne, d'une seule main, d'un seul geste déroulé: silence de l'espace et du temps, que je contiens, qui me contiennent.


Livia montre ici que de cet espace intérieur on peut faire un signe extérieur: l'invisible du processus méditatif fait naître le dessin, puis par reproduction et agrandissement ce même dessin s'expose au format des neuf panneaux des Bains, où il se plie au paysage alentour par analogie des couleurs bleues vertes et grises du rivage, et fait écho à cet autre moment « en aparté » que seuls les Bains peuvent offrir à Genève: au cœur de la ville, le silence d'un instant à soi.

BAINS D'HIVER DU 16 SEPTEMBRE 2017 AU 27 MAI 2018


BAIGNEURS D'HIVER

 L'AUBP met à disposition des vestiaires communs, avec douche, toilettes et sèche-cheveux. Ouvert de 9h à 20h30, dimanche ouverture à 8h. Entrée: 2 francs
Abonnement pour la saison d'hiver: 50 francs

SAUNA, BAIN TURC, HAMMAM

 Ouvert du lundi au mercredi de 9h à 21h30, du jeudi au samedi de 9h à 23h (avec petites animations à la clé), dimanche de 8h à 21h30.
Mardi: journée réservée exclusivement aux femmes. Mixte tous les autres jours.
Les Bains des Pâquis mettent à disposition
- 2 saunas mixtes
- 1 bain turc mixte
- 1 hammam mixte
- 1 hammam réservé aux femmes
Tarif d'entrée:
20 francs (sauna, hammam et bain turc)
AVS, AI et chômeurs sur présentation de la carte: 17 francs
Tous les lundis: 13 francs pour tout le monde
Abonnement 11 entrées: 150 francs
Deux grandes serviettes obligatoires (location possible à 5 francs pièce)
tél. 022 732 29 74


LA BUVETTE DES BAINS

 Dès 7h du matin, venez contempler le lac et ses couleurs au coin d'un fourneau à bois, laissez-vous tenter par la magie d'une cuisine joyeuse à midi et profitez d'un retour aux sources avec une excellente fondue au Crémant, à déguster de midi à minuit.

« Anniversaires pirates » à la buvette: les mercredis et samedis à 14h, sur demande (tél. 022 738 16 16)


Horaires: de 7h à minuit
Réservation recommandée pour la fondue: tél. 022 738 16 16

MASSAGES


 Des masseurs et masseuses professionnelles vous proposent différents types de massages, de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie, drainages lymphatiques ou encore shiatsu.

Tarif: séance de 50 minutes à 70 francs
Horaire: de 9h30 à 21h tous les jours, du 1^{er} janvier au 31 décembre.
Réservation sur place ou par téléphone au 022 731 41 34 le matin de 9h à 13h


TAÏ-CHI

 Octobre à mai: tous les dimanches de 10h à 11h. Cours ouvert à tous – offerts par les Bains – sans inscription. En cas de pluie ou de vent: abri côté bistrot

DE MI-NOVEMBRE 2017 À MI-MARS 2018

 **PATINOIRE AUX BAINS**
Utilisation libre pendant la semaine, location de patins (2.-) les mercredis, samedis et dimanches, et pendant les vacances scolaires, selon la météo. Marrons chauds & ambiance!

JEUDI 9 NOVEMBRE

 **VERNISSAGES À 18h** (voir page 33)
Bâ-Pâ Uto-Ki, œuvre de Cédric Hoareau
Monster Attack, une collaboration de l'AUBP avec la fondation Cap Loisirs et l'Atelier Crache Papier
Le Monstre du Lac Ness, œuvre d'Alain Guichardot
Les Percussions de Treffort

VENDREDI 10 NOVEMBRE

 **SAUNA À DEMI-PRIX TOUTE LA JOURNÉE**
dans le cadre du 30^e anniversaire de l'AUBP



La Naissance de Venise

Pose de la première pierre

PLONK & REPLONK

SAMEDI 11 NOVEMBRE

 **CAFÉ UTOPIQUE À 10h30**
avec Michaël Jacob

SAMEDI 11 NOVEMBRE, DÈS 15h

 **GRANDE FÊTE DES 30 ANS DE L'AUBP**
Initiation au Taï-chi à 15 heures
Fanfare du Château à 16h et 17h30
Petite performance de danse à 17h
Dj Betty Bossa

MERCREDI 22 NOVEMBRE

 **NAGE DE NUIT, DE 18h30 À 20h**

SAMEDI 25 NOVEMBRE

 **CAFÉ UTOPIQUE À 10h30**
avec Nicolas Ducimetière

DU 1^{er} AU 24 DÉCEMBRE

 **CALENDRIER DE L'AVENT**
Chaque soir à 19h, ouverture d'une porte de cabine (voir page ci-contre)

MERCREDI 6 DÉCEMBRE

 **NAGE DE NUIT, DE 18h30 À 20h**

SAMEDI 9 DÉCEMBRE

 **CAFÉ UTOPIQUE À 10h30**
avec enQuête, plateforme d'anthropologie

SAMEDI 23 DÉCEMBRE

 **CAFÉ UTOPIQUE À 10h30**
avec Céline Muzelle

MERCREDI 11 JANVIER 2018

 **NAGE DE NUIT, DE 18h30 À 20h**

JEUDI 25 JANVIER

 **VERNISSAGE DE L'EXPOSITION
« FANTÔMES DU LÉMAN » À 18h**
Exposition jusqu'au 21 mars (voir page 32)

MERCREDI 7 FÉVRIER

 **NAGE DE NUIT, DE 18h30 À 20h**

SAMEDI 17 FÉVRIER

 **7^e CARNAVAL DES BAINS**

DU 12 AU 24 MARS

 **PRINTEMPS DE LA POÉSIE**

APÉRO POÉTIQUE DU SAMEDI, 10h30

 **18 novembre:** Les Sélénites
2 décembre: Carte blanche aux éditions Torticolis
16 décembre: Jean-Luc Fornelli
6 janvier: Laure Federiconi
3 février: Lorenzo Menoud
7 avril: Laure Croset
21 avril: Anouk Dunant-Gonzenbach et Mladenka Perroton
28 avril: Salon du livre, carte blanche aux éditions Sémaphore
5 mai: Sibylle Monney

**POUR PLUS D'INFORMATIONS
CONSULTEZ LE SITE
www.bainsdespaquis.ch**

 ou devenez ami des Bains sur facebook

Toutes les éditions du Journal des Bains sont disponibles en pdf sur le site

.....
Ecrivez-nous!
Quai du Mont-Blanc 30 · 1201 Genève
journal-des-bains@aubp.ch

www.plonkreplonk.ch

JOURNAL DES BAINS



Le journal de l'AUBP
Association d'usagers des Bains des Pâquis
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève
tél. 022 732 29 74
www.bainsdespaquis.ch

Rédactrice responsable Françoise Nydegger
journal-des-bains@aubp.ch

Rédaction Serge Arnould, Fanny Briand, Armand Brulhart, Philippe Constantin, Eden Levi Am, Guy Mérat, Fausto Pluchinotta, Bertrand Theubert

Conception graphique
Pierre Lipschutz, www.promenade.ch

Ont collaboré à ce numéro
Jean-Luc Babel, Alex Baladi, Elias Boulé / Largescalestudios, Mélanie Busnel, Reto Cramer, Mario del Curto, Michel Félix de Vidas, Exem, Mirjana Farkas, Jean Firmann, Jean-Luc Fornelli, Vittorio Frigerio, Lionel Gauthier, Viviane Grandjean, Michaël Perruchoud, Gérald Herrmann, Cédric Hoareau, Philippe Jeanneret, Miriam Kerchenbaum, Jehan Khodl, Sami Linden, Aloys Lolo, Cédric Marendaz, Eden Mizrahi, Frédéric Ottesen, Naïma Pasche, Michaël Perruchoud, Plonk & Replonk, Michel Porret, François Schuiten, Georges Schwizgebel, Simon, Jean Stern, Les Studios Lolos, Daniel Suter, Dorothee Thébert

Publicité
Helena de Freitas
pub@sillage.ch
www.sillage.ch

Impression
CIL Centre d'impression
Lausanne SA

Tirage:
5000 exemplaires

Journal imprimé sur
du papier certifié FSC®

© 2017, les auteurs et l'AUBP
ISSN 1664-3003

Prochaine parution: été 2018
Délai rédactionnel: 21 mars 2018



